LA CHAISE ELECTRI-QUE



SF
FANTASTIQUE
HUMOUR NOIR
ETC...

n°4

Cécile Guilmot

20 F.B. / 2 F.F.

A t t e n t i o n :   NOUVELLE ADRESSE :

"LA CHAISE ELECTRIQUE" : c/o J.M. B u c h e t
26, quai aux briques, Bruxelles 1.

Rédaction et Administration.

LA CHAISE ELECTRIQUE

N° 4 été 1967

SOMMAIRE

Couverture: Cécile Guilmot. Dessin: Jean Marie Buchet.

Editeurs: Jean Marie Buchet et Julien Parent
Rédaction: 187 Avenue Louise Bruxelles 5
(Belgique)

Prix de vente: le numero 20 F.B. ou 2 F.F.
Abonnement: quatre numeros 70 F.B. ou 7 F.F.

Sheridan LE Fanu

La Brute de CHAPELIZOD

Voici une quarantaine d'années,vivait à Chapelizod,un homme de méchant caractère,doué d'une force herculéenne et connu dans le voisinage sous le nom de "Bully Larkin" (Larkin le-Cogneur).En plus de son extraordinaire superioté physique,il avait acquis une tech--nique du corps-à-corps,si poussée,qu'elle aurait suffi seule à le rendre redoutable. Cela lui premettait d'imposer sa loi à tout le village,et il aimait qu'on le sache.Conscient de sa puissance, et sur de son impunité,il traitait se concitoyens avec tant de lâche et brutale insolence, que ceux-ci le haîssaient encore plus qu'ils ne le craignaient. . . . .

Regulièrement,il provoquait ceux qu'il estimait à même de faire valoir ses capacités,et la rencontre se terminait immanquablement par une raclée magistrale pour l'adversaire surclassé,ce qui ne pouvait qu'impressionner et epouvanter les spectateurs,et s'etait soldée plus d'une fois par des visages à jamais défigures et des membres definitivement estropiés. . . . . .

Le courage de Bully Larkin n'avait cependant jamais eté reelle--ment mis à l'epreuve:Son ecrasante supériorite en poid,en force, et en adresse,lui rendait toute victoire assurée et facile.La régu--larité avec laquelle il venait à bout de ses adversaires,ne fit qu'accroitre son aggressivite et son insolence.Il devint un verita--ble fléau pour toute la contrée;la bête noire de chaque mère,de chaque femme ayant soit un fils,soit un epoux ayant tant soit peu la tête près du bonnet,ou la moindre confiance en son talent de boxeur.

Dans le même village,vivait à la même epoque,un homme Ned Moran que ses proportions elangées et fluettes avaient fait surnommer le long Ned.C'était un brave garçon de dix-neuf ans,soit de douze ans plus jeune que le féroce Bully;ce qui n'etait pas,comme le lecteur pourra bientôt s'en rendre compte, un raison suffisante pour le met--tre à l'abri de l'energumène,Un jour néfaste, le long Ned jeta son devolu sur une demoiselle peu farouche qui lui repondit favorable--ment malgré les tendres sentiments que Bully nourissait à son égard. Point n'est besoin d'expliquer comment une etincelle de jalousie peut se transformer instantannément en brasier, et comment chez une nature fruste et aggressive,cela se traduit immédiatement en insul--tes et en provocations.

Bully choisit pourtant le moment propice pour provoquer Ned Mo--ran.Alors que celui-ci était en train de boire en compagnie dans un estaminet,il se mis ą proferrer sur son compte de telles insani--tés que tout homme digne de ce nom ne pouvait manquer de lui repli--quer.Bien que simple et pacifique,Ned etait loin d'être denué d'es prit.Il répondit avec une insolence qui aurait encouragé le moins décidé,procurant ainsi à son aggresseur l'occasion qu'il cherchait. Bully Larkin defia aussitôt l'intrepide jeune homme dont il avait remarque les traits délicats. dans l'eprouvante et meutrière disci--pline où il etait passe maitre.En envenimant la querelle,il parvint même à faire oublier la froide et pernicieuse résolution qui l'ani--mait.

Poussé par une sainte colère et le wisky qu'il avait ingurgite, Ned accepta tout de suite de se battre.Toute l'assistance grossie par les désoeuvres et même par ceux qui pouvait distraire un moment

de leurs affaires,se diriga vers la vieille porte de Phoenix Park et gravit la colline qui domine le village.Au sommet,on choisit un endroit pour vider la querelle.

Les adversaires se deshabillèrent,et un enfant aurait compris rien qu'en comparant leur stature,combien etaient minces les chances de Ned Moran.On choisit les soigneurs et l'arbitre parmi les spectateurs les plus fanatiques de ce genre de sport, et le match put commencer.

Je veux epargner au lecteur,le recit du massacre systematique qui s'en suivit.Le combat se deroula comme prevu.A la fin du onzième round, Ned refusait encore d'abandonner,mais le colosse dechaine et pas même marque,plein d'une froide determination,comme si sa vengeance n'etait pas encore assouvie,avait la satisfaction de voir son adversaire assis sur les genoux de son soigneur et incapable de redresser la tête.Il avait le bras gauche demis.Sa tête n'etait plus qu'une masse informe,boursoufflee et sanglante.Le sang coulait sur son torse lacere et son corps tout entier tremblait de rage et d'epuisement.

-"Abandonne,Ned,mon gars."lui lancaient beaucoup de spectateurs.

-"Jamais,ça jamais."repliquait-il d'une voix rauque et presqu'eteinte.

A la reprise,son soigneur le remit debout.Mais,aveugle par son sang,à bout de souffle et chancellant,il etait incapable d'opposer la moindre resistance à son adversaire. Il etait visible que le moindre coup devait l'envoyer à terre.Mais il n'entrait pas dans les intentions de Larkin de le laisser s'en tirer à si bon compte.Il s'accrocha donc à lui sans lui porter le coup qui l'aurait abattu, et aurait mis fin au combat.Il coinca la tête de son adversaire presqu'inconscient sous son bras par cette prise appelee par ironie"chancery"et commença à lui marteller sauvagement le visage,comme s'il voulait le lui defoncer.Une rumeur d'indignation parcouru l'assistance,car le vaincu était visiblement inconscient et ne tenait plus debout que parceque Larkin le tenait. A la fin du round, la brute se paya encore le luxe de tomber à deux genoux sur le torse de son adversaire s'ecroulant sur le sol.

Bully se releva et ses mains ensanglantees essuyèrent la sueur de sa face blême.Ned resta etendu dans l'herbe et on ne reussit pas à le ranimer pour le round suivant. On le porta jusqu'à la mare qui se trouvait près de la vieille porte du parc,pour lui nettoyer le visage et le corps,puis on le ramena chez lui.Il lui fallut plusieurs semaines avant d'être remis sur pied.Mais il ne retrouva jamais son ancienne vitalite, et moins d'un an plus tard, ilmourait de consomption. Le motif de sa mort etait evident, mais comme aucune raison directe ne reliait la cause à sa funeste consequence,le gredin de Larkin ne devait pas être inquiete par la loi. Un etrange chatiment devait cependant s'abattre sur lui.

La mort du long Ned le rendit moins querelleur.Il devint reserve et morose.Certains pretendait qu'il s'etait calme, d'autres que le remord le rongeait. De toute façon,sa santé ne fut pas affectee le moins du monde par ses tourments interieurs supposes,pas plus que sa position sociale n'eut à souffrir des malédictions retentissantes dont la mère de Moran,folle furieuse, le poursuivait.Au contraire, sa situation materielle s'ameliora:L'administration communale lui confia un emploi stable et bien renumeré.Quoiqu sa nouvelle fonction l'occupa aux confins du Park,il continua à habiter Chapelizod où il rentrait tous les soirs.

Trois ans environ,après la tragedie que nous venons de relater, c'était à la fin de l'automne,il ne rentra pas à la maison où il logeait, et personne ne le vit au village de toute la soirée. Comme l'heure de son retou était d'ordinaire très regulière,son retard provoqua une grosse surprise,sans que l'on songe pourtant à s'in-

-quiéter. Ses logeurs fermèrent la porte à l'heure habituelle et le locataire fut abandonné à la merci des éléments et à la grace de sa bonne étoile. Le lendemain matin, on devait le retrouver dans un etat d'insigne faiblesse, le long de la côte à la sortie du village. Il é-tait paralysé et tout son coté droit etait comme mort. Il lui fallut plusieurs semaines avant de retrouver suffisemment l'usage de la pa-role pour être compris de tout le monde, et voici ce qu'il raconta.

Il s'était probablement attardé plus que de coutume, et il faisait déjà nuit quand il traversa le parc pour rentrer chez lui. C'etait la pleine lune, mais de gros nuages dechiquetés traversaient lentement le ciel. Chemin faisant, il ne rencontra personne, et le seul bruit qu' il entendit fut celui du vent paresseux qui s'enfonçait dans les combes et les halliers. Cette mélopée sauvage et l'isolement dans le-quel il se trouvait, ne déclanchèrent chez lui cependant aucune ter-reur superstitieuse. Tout au plus se sentait-il un peu impressionné, ou pour reprendre ses propres termes: "terriblement seul". Quand il arriva au sommet de la colline qui domine Chapelizod, la lune troua son rideau de nuages, et son regard qui cherchait à percer l'obscu-rité epaisse dans laquelle le village etait plongé, fut frappe par une forme humaine qui franchissait le mur du cimetière comme si on le poursuivait, etse lanca en courant dans l'ascension de la colline venant droit sur lui. Larkin crut d'abord avoir affaire à un resurrec-tionniste, mais il ne put repousser le pressentiment inexplicable que c'était à lui que le personnage en voulait et qu'il etait animé de mauvaises intentions.

Il semblait porter une longue cape qu'il ota dans sa course et, pour autant que Larkin ait bien vu, car les nuages avaient déjà re-couvert la lune, dont il se debarassa. Arrivé à quelques mètres de lui, l'inconnu cessa de courir pour avancer vers lui d'un pas noncha-lant et bravache. A ce moment, les nuages démasquèrent la lune encore une fois, et. Dieu du ciel! que vit-il? Aussi distinctement que s'il y était en chair et en os, Ned Moran, nu jusqu'à la ceinture comme pour un combat de boxe, qui s'avançait vers lui en silence.

Larkin aurait voulu crier, prier, conjurer, fuir à travers le parc, mais il etait sans force. L'apparition s'arrêta à quelques pas de lui et le fixa de cet air terrible et plein de défi avec lequel les boxeurs essaient de s'impressioner mutuellement avant le match.

Enfin, la chose, quelle qu'ellle soit, tendit brusquement vers lui ses paumes ouvertes. Dans un sursaut d'horreur, Larkin se protègea le visa-ge de ses poings qui, du moins il en est persuadé, rencontrèrent ceux de l'autre. Un spasme d'indiscible agonie parcourut ses bras et se propagea dans son corps tout entier. Il tomba sur le sol sans con-naissance.

Bien que Larkin vécut encore de longues années, son chatiment fut terrible. Pour vivre, il se vit obligé de mendier auprès de ceux qu' il avait jadis terrorisé et humiliés. De plus, il se tourmenta de plus en plus au sujet de la signification du phenomène preterna-turel qui était à l'origine de ses malheurs. Il fut impossible de le dissuader de la realitentèrent quelques âmes charitables, de le persuader que l'espèce de salutation par laquelle se terminait sa vision, presageait, malgré le chatiment temporaire, d'une reconcilia-tion rédemptrice.

-"Non, non, repliquait-il à ceux-là, vous vous trompez. Je le sais bien moi. Il est venu me défier pour une rencontre dans l'autre monde, en enfer où je ne manquerai pas d'aller. C'est cela que ça veut dire. et rien d'autre."

Réduit à la misère, refusant tout réconfort, il mit de longues an-nées à mourir. On l'enterra dans le petit cimetière qui contenait déjà les restes de sa victime.

Je dois ajouter qu'à l'epoque où j'entendis cette histoire,aucun de ses concitoyens ne doutait de la realite de l'apparition qui avait convoque Bully Larkin à sa dernière demeure,par la voie de la terreur,de l'infirmite et de la misère,et ce, à l'endroit même où il avait remporté le plus coupable triomphe de sa cruelle et violente carrière.

(titre original: The Bully of Chapelizod.-
-traduit de l'anglais)

==

François de Laventure
L'envers du décor

J'ai trouvé ce matin,glissee par erreur sous ma porte,une etrange lettre qui prouvera combien,présent derrière les apparences du quotidien,le fantastique est parmi nous. Je la livre ici à l'etat brut tout commentaire d'ailleurs ne pourrait que la denaturer.

"Monsieur. Je m'appelle Desdemone. J'ai dix-sept ans. Depuis trois ans,je vis en concubinage avec Othello. C'est un noir venu d'au-dela des mers. Le premier temps avec lui,ce fut la felicite. Les malheurs ont commencé après qu'il eut été victime d'un grave accident professionnel. Il travaillait dans les chantiers de batiment. Il est tombe d'une échelle,il asubi plusieurs fractures. Il a eu des demeles avec le médecin des assurances sociales au sujet d'une rente d'invalide. Il se disait diminué, incapable d'execer son metier. Il ne quittait plus la maison. C'est à ce moment-là,que je suis devenue enceinte. Dès que fut connu mon etat,le comportement d'Othello s'est encore aggrave. Son inquiètude n'a cesse de grandir. Il n'avait plus de repos. Et brusquement, sa jalousie a eclate. Il etait tellement agite,volubile,hebephrénique et violent,qu'on a dû l'enfermer.

Je suis allée le voir à l'asile. Il croyait que l'enfant etait déjà né,alors que je n'etais qu'au septième mois de ma grossesse. Il m'écrivait des lettres délirantes,exacerbees d'amour paternel. Les médecins m'ont dit de ne pas le contrarier.

Au bout d'un mois, le traitement a produit ses effets et Othello a ete libere. Mais, tout de suite,sa jalousie l'a repris. Il a émis des doutes sur sa paternité et sur ma fidelite. Nous avions un ami du nom de Yago que nous hébergions dans notre baraquement. Un soir, Othello l'a tué et l'a enterre dans un terrain vague. Personne n'en a rien su,car Yago était entre clandestinement dans le pays. C'est à partir du meutre, qu'une sorte defolie à forme d'erotomanie a saisi Othello Il me contraignait à des coïts ininterrompus. Une nuit,je me suis sauvée,il m'a poursuivie dans la rue et culbutée sur le pave. Des agents l'ont arrête. On l'a place dans un Hopital psychiatrique.

Après six mois de soins,il paraissait gueri. Il est revenu à la maison. Maintenant, j'attends encore un enfant, Je sens qu'Othello est de nouveau en proie à ses demons. Et pour comble de desespoir,le frère de Yago est arrivé hier chez nous. Monsieur,venez à mon secours."

Je dois indiquer qu'àl'extremite de ma rue,dans un ilôt promis à la démolition,demeure une espèce de voyant,de sorcier, de fakir. Peut-être,cette lettre lui etait-elle destinee.

+++

Claude Dumont:

RETOUR A URSANA

Plusieurs fois de suite, à voix basse, j'ai prononcé le nom de cette petite cité de deux mille habitants: Ursana...Ursana...

L'étonnant était que mon coeur restait toujours aussi calme. Je ressentais une légère sensation de joie. Une corde de mon coeur, une seule, peut-être la dernière et qui s'était, au gré des ans et des distances, finalement rouillée, vibrait à l'écho de ce nom.

Mon ami et moi étions couchés, chacun sur notre couchette, dans une cabine étouffante et exigüe d'une nef sans importance qui nous ramenait au pays.

-Dix ans, soufflais-je, dix ans...

Mon ami était, lui aussi, originaire d'Ursana. Il était parti, il y a très longtemps, en quête d'aventures, vers des planètes sans nom et sans avenir, vers des galaxies étranges et sans lumière, trafiquant avec je ne sais quelles peuplades inconnues, vendant des matériaux volés, rejeté d'une fédération à l'autre.

Et puis un jour, il avait éprouvé, lui aussi, le besoin de revoir Ursana, la verdure de ses serres, ses galeries continuellement encom-brées par la foule anonyme. Il voulait revoir ces jolies filles au justaucorps trop serré, ces plaines verdoyantes, ces mille et un détails qui caractérisent Ursana.

J'avis tout oublié de cette cité. Lorsque je l'ai quittée, je n'étais encore qu'un adolescent. La station intermonde n'existait pas encore, ni les sattellites d'interception, ni cet astrodrome aux dal-les brillantes, vers lequel la nef glissait lentement. Ursana n'avait alors ni commerce, ni touriste. Tandis qu'aujourd'hui...

-C'est terriblement changé, constata Raf.

-Oui, c'est changé...

La nef s'immobilisa, la passerelle se deplia. Dans toutes les ca-bines, la voix de l'hotesse retentit:

-Ursana, trente minutes d'arrêt...

-T'as encore de la famille, toi?me demanda Raf.

-Non, et toi?

Raf eut un signe négatif de la tête.

-Sont morts, pendant la guerre d'Armide...désintégrés!

Pour la première fois depuis le début du voyage, nous parlions franchement. Raf avait été un hors-la-loi, mais j'avais de l'estime pour lui. C'était un homme sensible, trop sensible même, qui avait fui Ursana après la mort accidentelle d'Orella. Oui, je me souviens. C'est à cause d'elle qu'il avait commencé à fumer, à cause d'elle aussi, qu'il avait commencé à boire, à cause d'elle encore qu'il avait volé...

C'était il y a dixans, un soir où, trop proche le soleil inondait les avenues et les serres de ses rayons bienfaisants. Il a toujours fait très chaud à Ursana, même en période d'aphélie. Ce qui explique peut-être cette tradition, pour les femmes, de porter des justaucorps très courts et très serrants.

Raf avait tué deux hommes pour s'approprier une centaine de kilos d'Arcium. Il n'avait d'ailleurs jamais pu écouler le minerai et Dieu sait ce qu'il est devenu. Raf m'avait tout avoué, un jour de détresse, un de ces jours où l'homme trop seul, s'effondre sur lui-même.

-Je rêvais d'une petite villa sur la Terre, où nous aurions pu être heureux, Orella et moi...Une petite maison avec des portes et

des fenêtres,comme on en faisait dans le temps,entourée d'un petit jardin garni de fleurs multicolores. J'ai tué deux homes pour cela. Deux hommes..."

Je lui avais pardonné,car je savais combien la nature humaine est fragile.Moi,je n'étais pas un saint non plus. J'étais parti en quête d'aventure.Combien de monde ai-je visités,combien de peuplades ai-je trompées?Tous cela était si proche et si loin tout à la fois.Raf lui, ne parlait pas.Il avait la gorge serrée.

-Tu crois que la Garde Stellaire nous attend?

-Sais pas, répondis-je,il n'y a pratiquement aucune surveillance ici.

Raf se tourna vers moi,eut un pauvre sourire.

-T'es un brave type,John,et je te remercie de vouloir m'aider.Mais cela ne sert à rien,car je sais très bien que je finirai mes jours dans les prisons d'Ursana. J'ai fui durant dix ans,espérant que les Gardes m'oublient.Mais maintenant,j'ai envie de rester ici,John.Je resterai à Ursana,même dans une cellule.Dans l'espace,la nostalgie est plus dangereuse qu'une prison...

Il était difficile de réconforter Raf.C'était un fataliste.

-Tu sais,dis-je,je crois qu'après dix ans,il doit y avoir prescrip--tion!

Il esquissa un pâle sourire.

-Oui,dit-il.Oui,bien sûr...

Nous descendîmes,chacun portant sa petite valise.Très haut dans le ciel le soleil déversait dans l'espace un flot puissant de radia--tions curatives,et la température était tout simplement insupporta--ble.

-Raf,dis-je,il n'y a personne en bas.

-Tant mieux!

Et il descendit la passerelle,la tête droite.Quant à moi,je ne craignais nulle police.Certes,j'avais un peu trafiqué entre la con--fédération et les planètes éloignées d'Agarian I22,et j'avais même à plusieurs reprises,mitraillé des vedettes rapides du service des douanes.Mais je n'avais aucun meutre sur la conscience.

Deux hommes...Raf avait liquidé,de sang-froid,deux pauvres bou--gres qui rêvaient,peut-être eux-aussi,d'une petite maison sur la Terre.

-Dis,Raf,que comptes-tu faire?

Raf se tourna vers moi,le regard voilé.Il parut gêné.

-Tu sais,mon vieux John,à quel point j'aimerais m'agenouiller devant la tombe d'Orella...Après, la Garde Stellaire pourra faire de moi n'importe quoi.

Je le suivis à regret.Au guichet de contrôle,il fut arrêté par deux hommes vêtus de justaucorps noirs.Il n'opposa aucune résistance et se laissa entrainer,abandonnant là sa valise.Je redoutai un moment que moi aussi...Mais non,la voie était libre et je franchis sans pei--ne la barrière douanière.Dehors,la chaleur semblait plus intense et les nuages, sans cesse en mouvement, masquaient parfois le soleil. J'étais soudain triste.Un vague sentiment d'insatisfaction m'assail--lait.Je fis un effort pour surmonter cette tristesse noire.Dans la rue,la foule me croisait sans m'accorder beaucoup d'attention.Je n'étais qu'un passant anonyme.Je n'avais ni but ni foyer et peut-être eut-il mieux valu que les Gardes m'arrêtent en même temps que Raf. Oui, peut-être!

J'étais revenu à Ursana,mais la perte d'un ami intime m'accablait. Dans les galeries souterraines de la ville,je croisais des femmes et des hommes affairés,tristes eux-aussi.Etait-ce ainsi sur tous les mondes?Où était-on vraiment heureux?Sur Terre,sur Mars?

Mon premier soin avait été de me recueillir sur la tombe d'Orella, ma fille chérie.Mais cela en valait-il encore la peine?

Max Gillaux : A LIRE

La clef du petit ébène à tempêtes et mystères, édentée, plane dans les harleimes d'étoiles.
Ores, c'est une terreur de jardins: la mort se déguise sans cesse, tracasse, derrière un buis ricane, frissonne sur les chines d'un chien, revient et me toque les foies.
J'allume aussitôt les radios pour attirer les soupes de serpents et ça se met à monter jusqu'aux agrès de ma chambre.
L'humus humide bourdonne et rote.
Les traits de lumière s'incurvent, fléchissent et s'escriment à bien vibrer en respectant les Constance.
Une bulle noire pendue dans l'air calcule le temps massacré.
En sous-vêtements d'alcool, se présente ou s'offre une tasse de nuit cordiale: blanche est-elle à l'intérieur, blanche quand elle est nue.
Ah! Ponts de Paris, bracelets d'odalisques, menottes de peau lisse, poings de suspension, ricochets raturant les pays de la mémoire et les régions du coeur... Ponts de Paris.
Les musiciens expirent le troisième mouvement de l'allegro de Jean-Sébastien Bach aux lanternes de la ville; et leurs écharpes de soie blanche sont étonnament lumineuses.
EVE - au portail de notre cathédrale - qui se tient le sexe d'une paume, tend celle de vérité à un Adam qui tout rêva en naissant.
Enfin, Jimmy Smith, fort attendu, passe sur la chaussée à bord de son gros camion qui déboule en catastrophe, - volant, rase-mottes, pédales, clavier. C'est l'orgue-âme!
Orgonanisation. Con-serti. Orgue-âne, asthme. Dieu noir en casquette. Des tas de diaments. Basses balles, claquent, sonnent. Fusées. Vert tiges.

Hommage au mage!
La cérémonie se déroule en longueur de langues
rouges et velours, amours, délices...
Tout l'échevin.. conduit au rhum.
Tout lèche-vin.. Rominanité.
Un poignard de papier (Ravaillac cave-à-sac) fend l'air nocturne et enfile les perles de l'espace = ... stars-lettres.
Viol spacial, sans doute?
doute
doute
doute à doute
pour en faire
marre.

"J'attends toujours le fou qui me ressemble."

Je vous écris d'un cachot de cristaux qu'indiquent sur les routes cinq doigts de bélemnite. Je vous étripe en vertu de mes secrètes ordinations et du nénuphar profondément engagé de mon indolence affichée, de mon retrait.
Le monsdre est à retraitre.

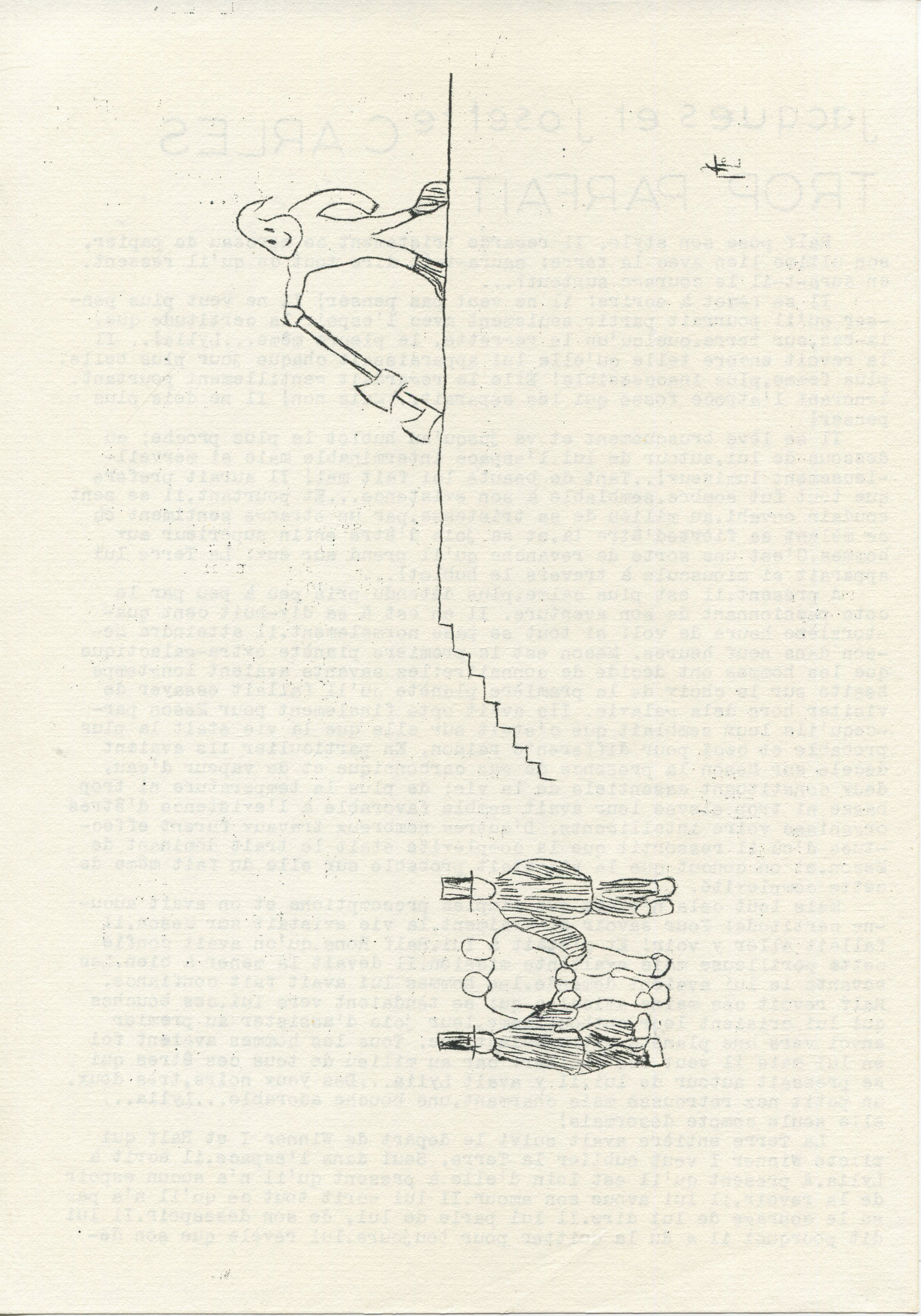
Car je suis l'équation d'un jour de pluie,

27 juin 1966.
M. G.

8888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888

ATLANTA Michaël Grayn 28, rue du Curé Moxhe-Ciplet LIEGE Belgique

8888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888



jacques et josette CARLES

TROP PARFAIT

Ralf pose son stylo. Il regarde tristement ce morceau de papier, son ultime lien avec la terre: saura-t-il dire tout ce qu'il ressent, en aura-t-il le courage surtout?...

Il se remet à écrire! il ne veut pas penser! Il ne veut plus penser qu'il pourrait partir seulement avec l'espoir,la certitude que, là-bas,sur terre,quelqu'un le regrette, le pleure même...Lylia!.. Il la revoit encore telle qu'elle lui apparaissait chaque jour plus belle, plus femme,plus inaccessible! Elle le regardait gentillement pourtant, ignorant l'atroce fosse qui les separait...Mais non! Il ne dois plus penser!

Il se lève brusquement et va jusqu'au hublot le plus proche; au dessous de lui,autour de lui,l'espace interminable mais si merveilleusement lumineux!..Tant de beaute lui fait mal! Il aurait prefere que tout fut sombre,semblable à son existence...Et pourtant,il se sent soudain envahi,au milieu de sa tristesse,par un etrange sentiment où se mèlent sa fièrté d'être là,et sa joie d'être enfin supèrieur aux hommes.C'est une sorte de revanche qu'il prend sur eux: La Terre lui apparait si minuscule à travers le hublot!...

A présent,il est plus calme,plus détendu,pris peu à peu par le coté passionnant de son aventure. Il en est à sa dix-huit cent quatorzième heure de vol: si tout se pase normalement,il atteindra Meson dans neuf heures. Meson est la première planète extra-galactique que les hommes ont décide de connaitre:les savants avaient longtemps hésite sur le choix de la première planète qu'il fallait essayer de visiter hors dela galaxie. Ils avait opte finalement pour Méson parcequ'ils leur semblait que c'etait sur elle que la vie était la plus probable et ceci pour differente raison. En particulier ils avaient décelé sur Meson la presence de gaz carbonnique et de vapeur d'eau, deux constituant essentiels de la vie; de plus la temperature ni trop basse ni trop élevée leur avait semblé favorable à l'existence d'êtres organisés voire intelligents. D'autres nombreux travaux furent effectues d'où il ressortit que la complexite etait le trait dominant de Meson,et on concut que la vie etait probable sur elle du fait même de cette complexité.

Mais tout cela n'etait que simples presomptions et on avait aucune certitude: Pour savoir si vraiment,la vie existait sur Meson,il fallait aller y voir! Et c'etait à lui,Ralf Rons,qu'on avait confie cette perilleuse mais exaltante mission.Il devait la mener à bien.Les savants le lui avaient demandé,les hommes lui avait fait confiance. Ralf revoit ces mains amicales qui se tendaient vers lui,ces bouches qui lui criaient leur enthousiasme,leur joie d'assister au premier envol vers une planète extra-galactique. Tous les hommes avaient foi en lui mais il veut les oublier: car au milieu de tous ces êtres qui se pressait autour de lui,il y avait Lylia...Des yeux noirs,très doux, un petit nez retroussé mais charmant,une bouche adorable...Lylia... elle seule compte désormais!

La Terre entière avait suivi le depart de Winner I et Ralf qui pilote Winner I veut oublier la Terre. Seul dans l'espace,il écrit à Lylia.A présent qu'il est loin d'elle,à present qu'il n'a aucun espoir de la revoir,il lui avoue son amour.Il lui ecrit tout ce qu'il n'a pas eu le courage de lui dire.Il lui parle de lui, de son désespoir.Il lui dit pourquoi il a du la quitter pour toujours,lui révèle que son dé-

-part vers l'inconnu n'a pas été un suicide comme l'avaient pensé beaucoup d'hommes;il etait sorti du néant,il retournait au néant. Ainsi,tout ce qui le torture depuis des mois,Ralf l'écrit à celle qu'il aime.Sa lettre s'allonge et Ralf oublie tout:il savoure ces uniques heures d'intimité avec Lylia,ces heures qui lui font mal et le soulagent à la fois...

Et le temps passe...L'astronef continue sa route...Il y a long--temps que toutes les communication avec la Terre sont rompues.A une telle distance,le moindre appel entrainerait une perte considé--rable d'énergie,et cela mettrait en péril la réussite de l'expédi--tion.

Ralf est seul mais il ne sent pas la solitude:loin de tout,loin de celle qu'il aime,il pense...Les pensées se bousculent dans sa tête:il y a tant de choses qu'il voudrait encore écrire à Lylia! Mais ces aveux sont si difficiles à faire et lui font tellement mal! Comment donc lui dire que cette mission qu'on lui a confiée,cette mission qu'il avait promis de mener à bien,il ne peut pas l'accom--plir! Non! Il n'ira pas sur Méson! Il ne désire pas conserver la moindre chance de revenir un jour sur terre, de la revoir!Ce qu'il veut,c'est quitter pour toujours le monde des humains:pour cela il a décidé de poser son astronef sur une planète où les hommes ne viendront jamais le rechercher...

Et sans pitié pour lui-même,Ralf continue sa lettre.Chaque mot qu'il écrit le sépare d'avantage d'elle,chaque mot le fait souffrir un peu plus: pourtant, il lui avoue tout,tout sauf cependant le nom du lieu de son exil volontaire.Personne ne saura ainsi qu'il va se poser sur Rosa, et non sur Méson comme on le lui avait ordonné.

Mais Ralf se lève brusquement.s'il ne s'est pas trompé,l'astronef va d'une minute à l'autre,survoler Rosa.C'est là qu'il va vivre dé--sormais,ou plutôt,c'est là qu'il va essayer de vivre.Il ne connait de cette planète que ce que les hommes en connaissent:peu de chose. La vie y est-elle possible?Y survivra-t-il longtemps oubien sera-t-il aneanti dès son arrivée?Ralf l'ignore,enfait,il ne se préoccupe pas du sort qui l'attend..

Il aperçoit maintenant Rosa à travers les hublots.Fébrilement,il se dirige vers le tableau de bord...Il va bientôt se poser sur cet--te"terre"inconnue...Les indications nécessaires sont fournies par le navigateur électronique.Il connait tous les gestes qu'il doit ef--fectuer aux moments opportuns.Il appuie sur les divers boutons: les signaux lumineux correspondants indiquent que tout se passe nor--malement.Entre chaque manoeuvre,Ralf fièvreux marche de çi de là dans la cabine.

L'astronef entre dans l'athmosphère de la planète. Ralf allume les puissantes retro-fusees et les tuyères tournees vers le sol de Rosa crachent leurs torrents de flammes.Les differents gaz brules et éjectés freinent doucement le vaisseau spatial:la descente s' amorce bien.

Le sol tourmenté de l'astre se profile peu à peu:de vastes fail--les béantes,des abîmes impressionnants,d'immenses pics blancs de glace,d'innombrables cratères noirs,mystérieux,insondables...tout cela évoque la désolation lunaire,avec peut-être plus de tristesse plus de froideur encore.Brr...Ralf comprend à présent que cette planète n'ait jamais attiré de pioniers!...

L'astronef se pose doucement au fond d'un cirque vierg de toute végétation.Le vombrissement assourdissant des fusées s'atténue pro--gressivement.Une dernière flamèche et le silence de cet univers désolé s'appesentit autour de Ralf.Il s'approche alors de la table et ajoute rapidement quelques lignes à sa lettre.Son visage se cris-pe douloureusement lorsqu'il relit une dernière fois sa missive.

C'est portant sans hésitation qu'il la place ensuite entre les pages du livre de bord et qu'il declanche brusquement le pilotage automa--tique de retour.Plus que cinq minute et l'astronef partira vers la Terre...Ralf se retrouve seul pour toujours!...

Il descend de l'appareil et s'éloigne de quelques pas.Son regard embrasse l'immensité de cette planète inhospitalière:nulle crainte n'apparait dans ses yeux,nulle appréhension dans son coeur! Rien qu' une resignation douloureuse!..Les reacteurs atomiques rugissent et font vibrer,pour la dernière fois peut-être le sol de Rosa. Ralf re--garde disparaître peu à peu l'immense astronef qui emporte son mes--sage vers Lylia;ce message dans lequel il a inscrit cette verité trop cruelle à dire et qui se résume en peu de mots:"...car je suis le premier androïde...".Cela avait été dur à écrire,et ce n'est qu' au dernier moment qu'il avait eu le courage de le faire. Lylia sau--ra bientôt qu'il n'est qu'un homme artificiel,fait de plastiques souples, de muscles produits dans les laboratoires secrets du Minis--tère de l'exploration Cosmique. Elle saura que si rien apparemment ne le différencie des autres hommes,il n'en reste pas moins une ma--chine née de l'intelligence humaine. Comment est-il parvenu à aimer une femme,lui qui n'etait en somme qu'un robot,il n'a pas pu le lui dire,il ne le sait pas:Tout ce qu'il sait,c'est qu'il l'a aimée,et que,dès cet instant,il a maudit les hommes qui l'avaient fait si par--fait,si semblable à eux-mêmes,mais en même temps,tellement différeent. ....L'astronef a maintenant disparu...De lui,il ne reste plus que deux fines trainées blanches qui se dissipent lentement......

C'est fini! Ralf ne reverra jamais plus Lylia! Alors triste,so--litaire à jamais,il s'en va....

Il y a de gros nuages dans le ciel de Rosa,comme sur la Terre. L'orage éclate.Une goutte de pluie tombe sur la joue synthetique de Ralf.Et Ralf fait ce que les hommes ne savent plus faire! Il pleure.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Philippe GILLES

une nuit SENSUELLE

Il marche depuis douze heures le long des routes.La lune se cal-feutre sous d'épais nuages. Une cabane se profile à sa gauche.Il fait sauter le cadenas.Des craquement se font entendre sous ses bottes andalouses,qu'importe! Il est trop extenué pour y prendre garde.Il lui faut trente secondes pour être nu et s'endormir.La nuit se hante du souvenir de cette mercurienne qu'il a connu en mai 24. C'était comme si elle s'enfermait dans ses bras: même sensation d'horreur qu' un cheveu sépare de la volupte,cette peau écaillee,sur laquelle cou--rait une huile glacee et pestillentielle...

Sa nuit solitaire se passe dans des élans d'un érotisme fécond. Au petit matin,il se réveille le corps rempli de bestioles cornues et gluantes qui lui entrent dans la bouche et lui sortent des oreil--les.Dans ses nocturnes enlacements lascifs,il avait dû en écraser quelques kilos...

Il s'enfuit avant d'avoir maille à partir avec l'eleveur d'escar-gots.

++

Julien Parent: La Fenêtre

Il y avait déjà bien longtemps qu'elle m'intriguait, cette fenêtre.

Je passais devant tous les jours, car elle se trouvait sur mon chemin, et tous les jours je la regardais.

Je regardais derrière plus exactement, à travers la vitre.

Je regardais la tête. La présence.

Il y en avait six. Six têtes, six personnes différentes. Une pour chaque jour.

Le lundi, c'était un petit garçon blond, bouclé. Le mardi, la tête était plutôt vieille, toute ridée, un vieux pensionné, sans doute. Les autres jours les têtes étaient fort ordinaires et je ne pouvais pas me les rappeler dans l'ordre car il s'agissait toujours de personnes d'un âge moyen, entre vingt et quarante ans, sans caractéristiques bien particulières.

Mais, en tout cas, un fait était bien certain: c'était chaque jour quelqu'un d'autre.

Le dimanche, il n'y avait personne et je m'amusais à penser qu'ils étaient tous partis à l'église ou peut-être en pique-nique à la campagne.

Et le lundi, le cycle reprenait. Ils repassaient tous, dans le même ordre que la semaine précédente.

Ce jour-là, enfin, j'eus un prétexte pour pénétrer dans la maison.

J'avais en effet trouvé sur le trottoir, non loin de là, un vieux portefeuilles qui contenait à moitié rien et qui sans doute avait été perdu par un passant.

Je décidai d'aller leur demander si cet objet ne leur appartenait pas.

Je sonnai. Personne ne vint.

Je poussai doucement la porte. Elle s'ouvrit.

Je me trouvais dans un corridor vide qui donnait sur un escalier descendant vraisemblablement à la cave.

Je descendis l'escalier.

Je débouchai dans une immense pièce très sombre.

Et là, il y avait l'appareil.

C'était une sorte de roue, de plusieurs mètres de diamètre, placée parallèlement au mur, sur un axe.

Je m'approchai. Au-dessous de l'axe se trouvait un calendrier. Tout autour de la roue étaient fixées des pointes d'acier. Sur chacune d'elles était plantée une tête. Une tête humaine.

Avec mon doigt, je tâtai l'une de ces têtes qui se trouvait à ma portée, dans le bas de la roue. En effet, c'était bien une tête humaine, on distinguait nettement le sang coagulé sur le cou tranché.

Je levai les yeux. Là-haut, devant la fenêtre, une des têtes était immobile, regardant dans la rue. La tête du vieux.

Nous étions mardi, c'était juste.

Un peu plus bas, vers la gauche, faisant face au mur, la tête du jeune garçon.

Plus bas encore, une pointe vide.

Le dimanche, c'était bien cela.

Un pur chef-d'oeuvre, il fallait bien le reconnaître.

Six têtes, une pour chaque jour de la semaine, et le dimanche, puisqu'il n'y avait rien, une pointe vide.

Une pointe vide...

Derrière mon dos, j'entendis siffler la hache.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo Etrait de "Zone Blême"

ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

AndrE zArAtE

La STaTue De MaRBRe

En cet après-midi de printemps, la nature est belle. Une impulsion étrange, irraisonnée, me pousse à entrer dans un jardin public. Je ne peux m'empêcher d'être surpris par l'atmos phère lourde qui y règne.
Malgré le beau temps, le parc est désert. Toujours sous le coup de cette impulsion irraisonnée, je m'assied sur le premier banc que je trouve. En face de moi, une statue de femme nue, en marbre. Une véritable merveille, aux dires des experts qui sont venus l'examiner, en vue de son achat par un musée américain.
Il y a deux minutes que je suis là, et il me semble que l'air s'alourdit davantage. Je me sens devenir de plus en plus léger.....
...Quand je reviens "à moi", je ne peux plus bouger. Une horreur indescriptible s'empare de mon être: je me vois assis sur le banc, et "je" "me" souris. Je devine aussitôt que je suis à la place de la statue que j'admirais un instant auparavant.
L'homme se lève, me fais un petit signe de la main et s'en va. Je reconnais ma démarche saccadée, mes bras ballants.

Impossible de bouger. Les seules facultés qui me restentsont de penser et de voir. Le temps ne compte plus. Je n'éprouve aucun des besoins humains. Ma lucidité ne faiblit pas, de nuit comme de jour. Je n'éprouve aucune fatigue. Chose étrange ma vision n'a pas de sens. Je m'explique: je peux voir partout à la fois, devant derrière et sur les cotés. C'est très difficile à concevoir, mais c'est extrêmement commode.
Contrairement à ce que je pensais, je ne deviens pas fou. Au contraire, mon intelligence se développe. Peut-être le fait de pouvoir penser vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans faiblir? Par le fait de mon immobilité aussi? Toute mon énergie est concentrée dans mon cerveau.

++++++++++++++++

Cet été, les experts sont revenus. L'achat est conclus. Dans trois mois, je partirai, emballé soigneusement, pour un musee des Etats-Unis.
Depuis quelques temps, j'entends: comme la vison, c'est un phenomène difficile à expliquer. Les bruits parviennent directement à mon cerveau. Je ne crois pas que mes oreilles de marbres y soient pour quelque chose.

L'été a passé. Tous les jours sont differents. Je ne m'ennuie pas du tout. Mes pensées m'entrainent de plus en plus loin. Je me pose des questions de plus en plus complexes. Mon intelligence est très vive à présent.

Ce matin, l'automne est là. Des hommes sont venus m'enlever délicatement de mon socle. Je me suis retrouvé dans le noir. (J'emploie le masculin, car dans mon esprit, je me considère toujours comme un homme, malgrè mon apparence féminine.)

Le voyage dure une éternité, ou une seconde. Pour moi, aucune différence: le temps ne compte pas, il s'écoule à ma guise. C'est grisant.
Une pièce m'a été réservée. Je suis dans une sorte de niche, royalement installé.

Si je pouvais sentir,l'odeur de la cire et celle de renfermé me gèneraient très certainement.

Tous les jours, des centaines de personnes viennent me voir,m'admi--rer.Cela devrait me flatter ,me rendre orgueilleux. Je me rends com--pte au contraire de la misère de la condition humaine.

Aprésent,je peux presque lire dans le cerveau des visiteurs. Ou, plutot, je devine leurs pensées......

- Elle est magnifique....
- Ne pas oublier la note de gaz,demain......
- On dirait qu'elle a une oreille plus grande que l'autre......
- Absolument boulversant.......
- Et si Françoise ne venait pas......

C'est passionnant!

Tous les matins, avant l'ouverture des portes,et le soir après la fermeture,on me bichonne avec amour,on m'epousette avec minutie.Les gardiens ont de drôles d'idees:

- Si Ernie avait des seins pareils....
-Ces jambes....à faire rêver......

Et j'en passe......

A la tenue des visiteurs, je devine que le temps s'est rafraîchi: C'est l'hiver.

++++++++++++++++++

Demain, il y aura un an.......

En face de moi,l'horloge électrique marque treize heures quarante cinq. C'est juste l'heure à laquelle l'année passée......

La salle est vide. Etrangement vide. Pourtant,c'est bien l'heure des visites. Un homme entre, et j'en frémis,si l'on peut dire.

Cet homme,c'est moi!

L'air s'alloudrit,comme la première fois...........

+++++++++++++++++++++

Je me suis retrouvé dans le jardin,assis sur le banc. La statue de marbre,devant moi,sur son socle.Une pensée m'a traversé:
-Décevants, vous êtes tous décevants!!.......

J'ai regardé ma montre: treize heure quarante-six. J'ai courru comme un fou dans les allées du jardin.Dehors,j'ai demandé à un passant le jour et l'année où nous étions. Il m'a répondu avec suspicion, et je le comprends.

Il s'est à peine écoulé une minute.....Pourtant,les saisons qui s'écoulaient.....Mon voyage en Amèrique....

++++++++++++++++++++++

A l'automne, la statue parti pour les Etats-Unis. Et quand un peu plus tard, je me rendis là-bas en voyage d'affaire, je constatai avec effroi, qu'elle se trouvait dans cette salle queje connaissait si bien.......

==

DESIRE Jean Leclercq, I25 boulevard de Charonne, Paris XIIe.

Julien Parent
LA VOISINE

J'étais entré dans ce cinéma comme on entre parfois dans un cimetière, parce que plus rien ne va, que c'est le retour au sein maternel,etc.

Il n'y avait presque personne dans la salle qui pourtant sentait la sueur et le chocolat glacé rance.

Je m'assis dans un fauteuil troué. Je sentais le ressort qui s'achernait à traverser mon pantalon pour atteindre ma fesse gauche.

Je regardai l'écran. Un homme masqué découpait une femme en petit morceaux. Le hurlement de la malheureuse victime était aussi effroyable à entendre que le crissement d'un ongle sur un tableau noir. Au premier rang, un spectateur s'esclaffait. Derrière, quelqu'un cria : "Vas-y!"

Je commençais à m'ennuyer ferme. Pourtant, qu'aurais-je pu faire d'autre que de rester dans ce cinéma? Je n'avais pas d'amis, pas d'ennemis, je n'avais jamais rencontré que le mépris ou l'indifférence totale. Aborder un passant dans la rue et lui expliquer mon cas? Il m'aurait pris pour un fou. Non, mieux valait attendre la fin du film, puis rentrer chez moi, me lancer à corps perdu dans mes rêves et m'endormir. Demain, ce serait uneautre journée, mais tout cela passerait et un jour ce serait fini.

On alluma. Je constatai que le mot fin resplendissait sur l'écran. Le tueur venait d'être abattu.

J'entendis un soupir à ma gauche. Je tournai la tête. Une jeune femme enlevait ses lunettes. Elle me regarda et me sourit. Je mensentis pâlir. Que pouvait bien cacher ce sourire? Je me "Quel navet!" me dit-ellee

- En effet, répondis-je.

Le silence s'installa, accablant pour devenir bientôt insupportable........

-Vous venez souvent, ici? demandai-je. Je la regardai à nouveau. Elle était passablement jolie, l'air intellectuelle.

- Parfois, dit-elle, et vous?

- Moi aussi, dis-je, parfois.

Nouveau silence. pesant.

- Vous voulez venir chez moi? demanda-telle.

Je réfléchis. Pourquoi pas?

- D'accord, dis-je.

Nous sortîmes ensemble du cinéma.

C'était à deux pas. Assez coquet. Nous nous mîmes tout de suite au lit.

Je plongeau vers sa bouche comme vers une falaise blanche derrière laquelle remuait une étrange bête rouge. Je cherchai son ventre. De nouveau le retour au sein maternel etc.

Je sentis quelquechose s'enfoncer dans mon dos. Puis une douleur vint qui se répandit dans tout mon corps. Un liquide se mit à couler le long de mes bras, atteignit mes mains. Je regardai mes doigts. Ils étaient rouges.

Elle me ragardait et nous nous mîmes à rire tous les deux.

- Que pensez-vous de mon sens de l'humour? demanda-t-elle

- Sublime, repondis-je.

Et c'est ainsi que je rendis à Dieu mon âme noire comme du ch charbon.

Yves Olivier-Martin : Les Jumelles d'IHSTAR

La Huitième Guerre d'Ornyx surgit au moment même que les colons de la Planète-Inférieure, satellite occidental de la grande cité, anéantissaient les ultimes vestiges de Zgotls, ces assez effrayants mutants-androïdes ayant paralysé durant des décennies tout effort de mise en valeur du Pays des Quatre-Cent Mines.

Qui ne se souvient de la splendeur d'Ornyx? en ces temps-là, une quintuple muraille odio-magnétique infléchissait vers les installations portuaires le parfum des vents d'Andromède, l'odeur sure des idillyses d'Ornyssa. Il est vrai, l'incessante vigilance militaire qui faisait du Système d'Ornyx sa force et sa splendeur avait cédé la place à une sorte d'abêtissement. Les émollientes et lascives créatures d'Oros, de Nix, de Lurissa, au corps doucement teinté de vert; l'excès de luxe, de musiques lentes, les frasques des danseuses d'Erébie s'emparant du palais Triangulaire et en expulsant à coups de fleurs les gardes et les reîtres, avaient pour beaucoup contribué à l'émiettement progressif de la puissance militaire d'Ornyx.

Au conseil des Sages, aux prêtres dotés de pouvoirs austères, aux vierges ténébreuses des temples extérieurs, à tout cet ensemble de religion rugueuse, de pratiques viriles, avait succédé le règne des courtisanes venues des différentes planètes conquises. Chacune apportait, qui ses philtres, qui ses yeux d'or, son corps doucement perlé. Il en vint aussi de planètes extérieures au Système, qui s'employèrent à désagréger l'organisation de la cité.

Aussi, lorsque les courriers de l'amirale d'Ornyx, qui avait pris le pouvoir dans la Cité-Seconde après une série d'escarmouches contre les gardiens bougons de l'ordre ancien, annoncèrent une importante bataille à hauteur des Ceintures d'Argent, personne, parmi les sages, ne douta plus de l'imminence de la destruction d'Ornyx. Ihstar qui, depuis des siècles, avait lentement infiltré dans une civilisation décadente ses courtisanes, ses lances-espions, ses animaux subtils, s'empara sans peine aucune des petites colonies orientales.

La véritable guerre commençait.

\+ + + + +

Unax se leva lentement, fixa les images-pensées circulant à un rythme langoureux le long des murailles de collodion-subtil. Le voile-sonore une fois déroulé dans ses anneaux, il put contempler les ruines d'Ornyx, les coupoles dorées du quartier des courtisanes, et ce qui restait des puériles forteresses du peuple à deux-pensées. Ainsi appelait-on, parmi les natifs d'Ihstar, les colonisés du Système d'Ornyx.

Unax se savait le seul homme d'Ihstar. Une étrange mutation biologique avait fait disparaître des dix ténébreuses planètes de la Cinquième Galaxie la plupart des éléments mâles ou anthropoïdes. Des essais en laboratoire n'avaient donné naissance qu'à des monstres bipalmés, incapables de suggestions amoureuses, et le docteur Clur se vit lui-même massacré par les gardiennes d'Ulhk.

Lentement, une ~~pensée~~-arbalète remonta le long des grès immenses, s'infléchit en forme de carpe néréide. Unax, indécis, regardait ses armes dérisoires, la pacotille sous laquelle il devait vivre pour complaire aux désirs de la reine d'Ihstar.

Alros était bien loin, et les pommes-de-lune aimantées...

Alors, pour la première fois, surgit, dans une des cellules non

suggestionnées du cerveau d'Unax, une idée de vengeance, et de trahison.

La pesanteur de l'air, les aiguilles de verre-pensées s'enfonçant douloureusement en lui, l'influx paralysant de vieilles bandes dessinées à l'aide desquelles la reine d'Ihstar pensait maintenir son esprit dans un perpétuel état d'enfance, avertirent Unax qu'il avait déjà franchi les limites de son univers magnétique habituel. Un rire amer lui vint, à lui, le dernier homme d'Ihstar, lui qui devait demeurer dans les Chambres Molles, au pouvoir des robots-fleurs, des musiques lentes, des filles-tiges... jusqu'au jour où il devrait gagner le palais d'Ovella par les conduits d'Argnium installés entre le système colonisé et Ihstar...

Unax se retourna: la douleur était trop forte, il lui semblait qu'une main très douce faisait virer dans sa tête les images amorties d'un film douceâtre d'avant la Fin de la Terre. Les bras de poulpes des ondes-arrêts, méchants, adipeux, recroquevillés, allaient l'arrêter sur le bord même de l'ancien quartier des courtisanes.

Qu'étaient devenus les habitants d'Ornyx? Les ondes parlantes, les cavalières aux seins cerclés de métal, les massifs zborogs des Sept-Montagnes ne les avaient-ils pas tous anéantis? Que restait-il des indolentes courtisanes démêlant leurs cheveux sur les bords du Lac Tranquille; des cinémas mouillés, des "scènes d'amour en plein vent", des patrouilles de monstres édentés et des filles portant entre les yeux des coquilles de Pluton? Mais tout cela avait-il même existé?

Soudain, deux physio-images léchèrent le pan de mur roussi par les javelines aimantées des gardiennes d'Ovella. Et Unax, au même instant, sentit que se débranchait le vénéneux système d'asservissement psychique dans lequel le maintenait la reine d'Ihstar.

Deux ondes jumelles. L'une avait les cheveux bleus et le corps rosé. L'autre, les cheveux verts et le corps presque blanc. Elles ne ressemblaient à aucune des rudes créatures d'Ihstar, nées dans les plaines glacées, chevauchant nues les cavles, épointant leurs javelines aux grossiers feux d'épines de Mars.

Qui plus est, elles s'inséraient doucement en lui, cependant qu'il croyait entendre une chanson d'amour d'avant la Fin de la Terre.

Les ondes tremblées vacillèrent. Du noir et du vent s'engouffra par les portes obscures le long desquelles s'infiltraient les consignes de la reine d'Ihstar. Une bataille d'images-sons et d'ondes-appels...

+ + +

- Je m'appelle Oline, je viens d'Ihstar Première, de cette partie de la planète que n'ont pas pu conquérir les gardiennes d'Ovella, car elles la croyaient uniquement habitées d'ondes-cicles. Et toi, comment t'appelles-tu? Pourquoi as-tu si peur?

- Je suis Lissa, la soeur jumelle d'Oline. Je viens de la hutte lacustre où je suis née, peu avant la guerre d'Ornyx.

- Je suis Unax, le dernier homme d'Ihstar. Je suis destiné à la reine Ovella. Après quoi, dès les deux premières naissances, je serai désintégré et mes deux enfants mâles serviront à la plus grande puissance de la reine du système d'Ihstar.

Les ondes prenaient figure de fumées, d'odeurs, de chants et de sourires, tandis qu'Unax ne ressentait plus l'imélée, cette impérieuse contrainte de la reine.

- Viens avec nous, il y a encore des chtors derrière les anciennes fortifications. Les gardiennes de la cité ont si peur de ce

quartier qu'elles l'ont entouré d'une fibro-ceinture mercurielle.
Unax rit. Les chtors... Les sous-hommes d'Ornyx. Quelle résistance pouvaient-ils opposer au régime d'Ihstar?
Les deux images-sourires se firent plus précises. Unax s'avança vers elles, tendit les deux bras. La mer montait lentement vers lui, la mer peuplée d'ondes-lisses, de vieux rêves. Il lui sembla que le peuple tout entier d'Ornyx se levait d'entre les ruines et partait détruire les Chaînes de Verre interposées entre la ville abolie et les quartiers des conquérantes.
Oline. Lissa.

+ + +

Et la guerre reprit. Par le chemin des caves, les chtors, les deux jeunes filles et Unax avaient pu prendre contact avec le peuple des pêcheurs extérieurs. Une guerre si courte que tout le monde la crut irréelle. Mais, sitôt finie, le joug d'Ovella se fit plus lourd dans l'esprit d'Unax. Il savait que le jour était proche où il devrait gagner le palais, et nulle onde-sourire ne viendrait plus l'inciter à la résistance.

+ + +

Lorsque l'expédition d'Antarès vint approcher de l'ancienne Ornyx, les centures fibro-mercurielles refoulèrent si loin dans la galaxie les vaisseaux spatiaux que toute idée de conquête s'assoupit durant des siècles. En 5410, lorsque la voie solaire se fût tout entière accouplée aux colossaux empires des Secondes et Troisième Galaxies, l'on reprit en main les vieux projets de conquête d'Ornyx. Pourquoi Ornyx? Dans les stations citra-galactiques, sur les boulevards comme dans les spatiodromes, circulaient les mêmes légendes des femmes montant des cavles, d'amazones au corps tissé de dents ou recouvert de tresses bleues. L'homme désire toujours l'inconnu.
Le premier capitaine à débarquer sur Ornyx s'appelait Unax.
L'on ne savait à peu près rien d'Ihstar.
Dès l'abord, une plaine lente et grise, où paissaient les chtors, enfin jugulés par les gardiennes d'Ihstar. L'abor se peupla lui-même de deux ondes-sourires qui évoquaient deux merveilleuses jeunes filles. L'une avait les cheveux bleux, l'autre les cheveux verts. Elles soupirèrent leurs noms. Oline. Lissa.
Et, très haut, venait l'appel langoureux d'Ovella.
Unax hésita longtemps avant de se diriger vers les collines à chtors. Bien qu'aucune gardienne n'apparût autour des haies vert acide, il savait, de par ses instructions de vol, combien dangereuses étaient les créatures d'Ovella. A vrai dire, on ne les désignait sous ce nom que parce que personne ne les avait encore pu approcher.
Aux alentours de l'ancien quartier des courtisanes, les deux images-sourires bercèrent si gentiment Unax qu'il pensa un temps laisser tomber son vecteur à fusées courtes. Et puis, plus rien. Des chtors le fixaient de leurs yeux de verre fumé. La cité conquise disparaissait sous les pâturages et les feux de fumée de bois. Le peuple d'Ihstar en était revenu à l'ère des feux de bois.
Unax s'approcha davantage. Les ondes-sourires chatoyaient sous ses yeux des couleurs rosées de l'aurore. Un énorme ptax lui barra la route. Il y avait donc des hommes à Ornyx? Ou bien deux civilisations, l'une cachée à l'autre par des barrières psychiques, subsistaient-elles malgré la conquête d'Ihstar?
Le ptax portait les emblèmes illisibles d'une civilisation antérieure à la Huitième Guerre d'Ornyx.
- Tu es Unax, le Libérateur. On t'attendait.
Unax hésita, hocha la tête. Quelle idée folle avait-il eu de se séparer de son équipage, pour aller, seul, à la conquête d'Ornyx?

- Elles ne sont pas là. Mais ne te retourne pas non plus. Elles font partie du système d'asservissement d'Ovella.
- Mais comment une telle créature peut-elle survivre encore, après tant de siècles? Et comment le peuple d'Ornyx a-t-il pu résister?
- Elle ne se reproduit plus que sous forme d'images-fluides. Il y a bien longtemps qu'elle est morte. Unax lui avait donné deux enfants mâles...
- Et les deux images-sourires?
- Ne pense plus à elles.
- Mais que reste-t-il de tout le système d'Ihstar?
- Des boîtes à souvenirs, que chacune des gardiennes d'Ovella assujetit à des arbres magnétiques quand elle sentit que la fin d'Ihstar était proche. Il y a dans chacune de ces boîtes toute la force psychique à l'aide de laquelle les gardiennes d'Ovella purent conquérir Ornyx.
- Peuh... Et faut-il avoir peur de cela?
Un trait rouge fendit l'air. Cela venait sans doute d'un autre monde parallèle, de lignes de populations que ni les gens d'Ornyx ni les amazones d'Ihstar n'avaient pu connaître. Unax se sentit lentement aspirer par une colonne de fumée bleue.

\+ + +

Hélène ne venait plus s'asseoir au conseil de la Troisième-Mlira. Et cela, depuis qu'elle n'avait pu avoir de nouvelles d'Unax. Deux immenses ondes-sourires étaient un très bref moment apparues en travers des rideaux d'Ochor, et leurs sourires avaient des dents très rouges.

Les malheurs de l'expédition d'Unax n'avaient pu enlever chez les dirigeants d'Antarès la volonté de conquérir à la fois Ihstar et Ornyx. Trop de légendes circulaient sur les immenses mines de ces deux systèmes. Trop de rapports mythiques amplifiés par les anciens colons de la Route de Mercure, ou les nautonniers un peu fous, les yeux brûlés par les soleils violets d'Orbax ou de Nix.

Hélène serait l'épouse sacrifiée, la femme héroïque qui permettrait à Antarès d'agrandir d'une façon considérable le champ de sa puissance. Son portrait en sonolor figurerait dans la galerie des Héros.

Les ondes revenaient vers elle, curieusement brouillées, et, au travers d'elle, Hélène contemplait, mais de façon discontinue, d'immenses plaines aux herbes très hautes, sentant la fumée de bois, et où apparaissaient des cavles à la crinière blanche. Parfois aussi, vers le soir, lorsqu'elle revenait de la Salle aux Nouvelles, elle apercevait devant la véranda deux fumées-ondes qui traçaient sur le mur de singulières écritures.

Pourtant, elle ne désespérait pas du sort d'Unax. Elle savait qu'il reviendrait, unique vainqueur de ces ondes-pensées au travers desquelles subsistait l'antique puissance d'Ovella.

Deux ondes, deux ondes-femmes.

Deux jumelles.

\+ + +

Les ondes-sourires avaient fini par avoir raison des audacieux pionniers d'Antarès et de ses alliés galactiques. Il naîtrait, entre deux feux de bois, entre deux collines parcourues par un vent glacé, une fumée plus ample. Puis, de l'accouplement obscur des bêtes de la montagne, d'autres créatures. Puis Ihstar renaîtrait de ses ruines. Les boîtes-souvenirs n'auraient plus lieu de vibrer

ou de gémir. Le peuple entier des conquérantes reviendrait à Ihstar. Pour l'instant, les deux ondes jumelles, qui s'étaient annexé l'esprit du premier Umax, et de celui d'Antarès, tourneraient encore longtemps à travers l'infini.
Jusqu'à ce queUmax, le Libérateur, vienne enfin conquérir Ornix. De cela, Hélène ne doutait pas. Elle attendait le Jour.

8888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888888
oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

J-M Buchet Je m'appelle Jean Dupont.

A le voir marcher derrière la petite femme, on aurait pu le prendre pour un dragueur ordinaire. Mais dès qu'il fut près d'elle, tout contre, on se rendit compte qu'il n'en était rien. Il saisit la petite femme à bras le corps, la souleva au dessus de sa tête: la petite femme se mis à pousser des cris aigus et à se debattre. Le spectacle était tellement surprenant que personne ne songeait à intervenir. Les passants etaient comme pétrifiés et quelques dizaines de voitures se telescopèrent, créant ainsi un embouteillage qui mis des heures à se résorber. Mais ce n'était qu'un debut.
Pendant un moment il fixa la petite femme dans les yeux et si l'on en croit les témoins les plus proches, une terreur folle la rendit muette et l'immobilisa instantannement. Alors, ce fut le tour des spectateurs d'être horrifiés, car il ouvrit une très large bouche et se mit à dévorer la petite femme en commençant par la tête sans cesser de la tenir à bout de bras. En quelques minutes, il ne resta plus à ses pieds qu'un tas de vêtements sanglants et réduits en lambeaux, sur lequel il jeta les souliers après en avoir gobe le contenu. Autour de lui, les évanouissements et les crises d'hystérie se multipliaient. Quelques passants moins impressionables que les autres voulurent l'approcher, mais il suffit que se posât sur eux le regard terrible qui surmontait sa bouche ensanglantee pour qu'ils reculent. Pourtant, il n'opposa aucune resistance aux policiers que l'embouteillage avait attire, quand ils l'arrêtèrent.
Au commissariat, on vérifia son identité. Il prètendait s'appeler Jean Dupont, mais son domicile, le lieu et la date de sa naissance étaient faux. Il se refusa à toute declaration concernant les raisons de son acte, sur l'identite de sa victime et la sienne propre. La nuit vint et l'interrogatoire continua sous le contrôle de psychiatres appelés d'urgence et qui n'y comprenaient rien.
Vers deux heures du matin, un violente explosion detruisit le commissariat de fond en comble, tuant tous ceux qui s'y trouvaient et endommageant tout le quartier. L'enquête fit decouvrir que l'epicentre de la catastrophe se situait dans la salle d'interrogatoire. De Jean Dupont et de ceux qui s'y trouvaient, on ne retrouva rien. Il ne reste de lui que les photographies prises par le service anthropometrique. Malgré les immenses efforts déployés, aucun renseignement n'a jamais pu être recueilli à son sujet, ou à celui de sa victime.
oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo
+++

ABONNE, ATTENTION!!!!!

S'il y a quelqu'un accroché à la potence ci-contre, c'est que votre abonnement est arrivé à EXPIRATION.



Philippe Gilles

LES TROIS GRIFFES, ou méfions-nous des mutuelles !!!

L'on sait que le samedi matin est l'unique moment de la semaine où le travailleur peut remplir certaines fomalités exigées par la vie en société. Ce sont celles des bureaux de poste:mandats,lettres recom--mandées ou chèques et aussi celles des cotisations:abonnements, syn-dicats ou mutuelles.

Monsieur Nathan Naël n'avait reçu,durant la semaine,nilettres re-commandées ni chèques,il n'allait donc pas devoir allonger de sa per--sonne les interminables files devant les insuffisants guichets. Par contre,les services sociaux lui ayant fait parvenir la veille le bon de cotisation "à remettre au plus tôt",il devait absolument se rendre au siège de la mutuelle pour se mettre en ordre. Cette corvée ne l'in-commodait pas de trop,car la mutuelle avait eu l'excellente idée d'ins-taller ses bureaux à deux pas du Vieux-Marché où,après le versement,il pourrait joyeusement fouiller dans l'indescriptible fouillis des vieil--les choses.

Après avoir posé un chapeau sur son crâne dégarni,il descendit les quatres étages de l'immeuble où il habitait et s'en alla d'un pas gail--lard vers les"Marolles".(I)

Au siège dela mutuelle,il trouva porte close. Passa un homme qui, avec le furieux accent du quartier,lui apprit que les nouveaux bâti--ment se trouvaient rue du Calvaire. Monsieur Naël ronchonna. Cette rue l'éloignait trop des"Puces",pour qu'il put encore le matin même y passer. -ser. Mais en homme prudent,il se dit que s'il ne règlait pas sa coti-sation, et que s'il tombait malade,et que si ses frais médicaux n'etaien étaient pas remboursés........il lui fallait se rendre sans délai rue du Calvaire.

Une centaine de mètres séparaient l'arrêt de tram de la dite rue, et pourtant notre mutuelliste eût juré avoir parcouru des kilomètres.

Il arriva enfin, au pied du colossal immeuble. Il n'en vit pas le sommet mais ne s'en inquièta guère car non seulement il souffrait d' une vue courte,mais encore ce jour là,le ciel s'était encombré de tant de nuages, que même un joueur de pétanque à l'oeil exercé n'eut pu en--trevoir le moindre petit coin de ciel bleu.

Se méfiant de son comportement naturellement distrait,Monsieur Naël tâta la poche intérieure de son veston pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié son carnet,puis il vérifia le contenu de son porte-feuille: le bon de cotisation et l'argent y dormaient quiètement. Rassuré comme lorsqu'une personne du sexe vous dit après; "Oh! que j'étais bien, mon chéri!", notre ami entra.

Il eut beau chercher,il ne vit personne et ne trouva nulle inscrip--tion si ce n'est une flèche blanche gravée dans un mauvais plastique noir comme une oeillade coquine invitait à la suivre. Ce qu'il fit, de mauvais gré, jusqu'à un couloir où une autre flèche le conduisit à l'ascenseur. Celui-ci se mit en route avant même que le passager eût poussé sur l'unique bouton du tableau. Le trajet dura une éternité, au point qu'à un certain moment, Monsieur Naël crut défaillir tant l' exiguité et la vitesse de l'engin l'incommodaient.

Bien longtemps après, tout s'immobilisa. La porte s'ouvrit sur une nouvelle flèche.

(I) Nom du vieux quartier populaire de Bruxelles. (NDLR)

De flèche en flèche,de couloir en couloir,notre marcheur parvint devant une porte sur laquelle il s'étonna de lire son nom.
La porte claqua brusquement derrière lui,l'enfermant dans une obs--curité si profonde que certaines gens de peu d'esprit l'eussent qua--lifiée à coup sûr d'orifice-de-nègre-qui-aurait mangé-du-boudin-noir -dans-un-tunnel-par-une-nuit-sans-lune.
Malgré d'abondants efforts,il lui fut impossible de resortir.Alors l'angoisse paralysa notre personnage.Quelqu'un lui enleva son veston, sa cravate,sa chemise,et sans pudeur aucune,le reste de ses vêtements. Lorsque notre"stip-teasé" se fut quelque peu ressaisi,il ne lui res--tait même plus plus les chausettes lavées la veille.
Une voix qui ressemblait étrangement à celle de Madame Naël murmu--ra des mots sur un timbre que seulent les personnes habituées au mé--tier de l'amour,utilisent.C'était à s'y tromper,la voix de Germaine (ainsi se prénommait feue Madame Naël,décédée deux ans au paravant).
Mais déjà notre veuf ne songeait plus à cette étrange coîcidence. Contre lui, se glissait une forme humaine qui possédait tout de la jeune femme bien en chair qu'on montre sous tous les angles dans les films dits,pour utiliser l'euphémisme le plus répandu:"spécialisés".
Une bouche chaude lui caressait le visage tandis que deux globes qu'on eut dits de soie,de velours et de satin,s'écrasaient contre sa poitrine.Des mains prodigieusement expertes lui parcouraient tout le coprs,laissant dans leur sillage des trainées de frissons voluptueux. une langue pénétra sa bouche.Notre dégustateur lui trouva le gout des fruits inconnus sucé l'année précédente à Puerto de Santa Maria.C'é--tait toute la chaleur de l'Espagne contenue dans les attouchements et les caresses del'inconnue.Elle laissait couler ses lèvres veloutées, sa poitrine douce mais aggressive,sa chevelure parfumée sur tout l'épi--derme de Monsieur Naël,qui jamais de sa vie n'avait connu extase au--ssi paradisiaque.Comme pour mettre un comble à son état survolté,la sensuelle inconnue commença à esquisser des des mouvements dont l'ex--trême langueur rappelle nos danses actuelles les plus lentes.
Monsieur Naël,au paroxysme de la volupté,ne modéra plus ses élans. Il enfonça les ongles dans le dos de sa danseuse et lui mordit le Cou ....
...A cet instant,un éclair rouge illumina la pièce. La jeune femme s'était volatilisée.....
Un cri horrible s'éleva.Trois griffes monstrueuses se plantèrent dans le front de Monsieur Naël.Elles labourèrent profondement le vi--sage en sillons parallèles.Les griffes latérales passaient à coté des yeux et lui déchiraient les joues,celle du centre lui ouvrait le nez dans toute la longueur et coupait les lèvres en leur milieu. Tou--tes troissè rejoignaient sur le menton pour y dessiner une étoile à six branches.
La peau qui,quelques secondes plus tôt, avait éprouvé les frissons et la chaleur d'une femme amoureuse, sentait maintenant couler sur el--le le sang bouillant dont elle se nourissait.
Un témoin de cette horrible scène fut devenu fou à entendre les hurlements atroces de Monsieur Naël mêlés au bruit épouvantable du sa sang giclant sur les murs avant de s'écouler lentement sur le parquet.
La victime d'on ne sait quel être diabolique porta les mains au visage, elle n'y rencontrèrent qu'une plaie béante.
Monsieur Naël tomba inanimé,dans un cauchemar: Encagoulés de noir des bourreaux aux pattes de loup armées de trois griffes démesurées, laséraient lascivement des femmes à têtes de chat.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, monsieur Naël espérait avoir vécu un mauvais rêve,ou une sinistre plaisanterie.Il chercha autour de lui ses objets familiers. Rien, désespérément rien ne lui rappelait qu'il était

bien Nathan Naël, employé veuf et sous-officier de carrière. A part le lit dans lequel il était étendu il voyait quatre murs lézardés et une porte sans clinche ni serrure. Le mobilier consistait en une armoire branlante et une chaise boîteuse qui supportait ses vêtements pliés, à n'en pas douter, par une main féminine. Bien qu'elle ne comportât ni fenêtre ni lampe, la pièce ne manquait cependant pas d'air ni de lumière.
Il tenta de se lever. L'effort l'eût fait hurler de douleur si les bandages qui lui entouraient la tête ne l'en eussent empêché. Il les tâta. C'étaient des bandes Velpeau. Les trois plaies avaient été recousues. Il devinait au toucher les points de suture. On les avait recouvertes de pansements aseptisés, car le visage lui démangeait.
"Mais qui diable m'a opéré? se demandait-il. Qu'ai-je donc fait pour mériter simultanément tant de voluptés (il songeait à l'inconnue) et tant de souffrances? Mr. Naël était prisonnier de sa douleur et de son effroi. La seule chose qui le rattachait au temps, car il ignorait évidemment combien d'heures, de jours peut-être, il était resté inconscient, était ce parfum de l'inconnue qui pénétrait au-travers des pansements.

A portée de main pendait un cordon comme on en voit encore dans certains hôtels parisiens qui sert à appeler la femme de ménage ou la garde de nuit.
Aussitôt que Mr. Naël l'eût tiré, entra une créature que les dames patronnesses, la bouche en forme de croupion, qualifient de "satanique". Que le lecteur juge si ces bonnes dames ont raison, et qu'il me dise ensuite que les enfers ne sont point le lieu rêvé pour tout homme normalement constitué!
Grande et racée comme une danseuse de la Feria de Séville la créature satanique s'avançait sur de hauts talons-aiguilles qui conféraient à ses pieds menus et à ses mollets superbes l'allure d'une déesse grecque ou romaine comme on peut en admirer tant dans les musées méditerranéens. Très haut au-dessus des genoux, une jupe couleur de chair enserrait des hanches bondissantes et une taille souple et feutrée semblable à celle des félins à l'affut d'une proie. Ce unique vêtement se prolongeait d'une large paire de bretelles qui recouvraient une poitrine dont le Grand Eunuque du harem de Bhadarajah-Sapourh se serait régalé. Sur le cou que Modigliani eût certainement immortalisé s'il l'avait connu, une ravissante tête, par un mouvement subtil vers l'arrière, rejettait à chaque déhanchement l'opulente chevelure qui s'étalait sur les épaules nues. Les yeux aussi noire que l'âme du Malin, avaient dû causer la perte de plus d'un malheureux. La bouche était plutôt menue, et lorsqu'elle souriait elle laissait entrevoir de petites dents carrées auxquelles le lecteur accorderait sans marmoner le privilège de mordre dans ses lèvres jusqu'au sang.

Nous nous sommes rendu compte que Mr. Naël n'était pas le genre de personnage bourré de complexes devant les représentantes du très beau sexe. Pourtant, il demeurait insensible à cette débauche de charmes. Le visage lui faisait mal, la fièvre, plus que la vue du spectacle, lui asséchait la gorge.

L'andalouse se pencha vers le lit. Elle rejeta les couvertures. Le malade constata qu'on l'avait affuble d'un ridicule pyjama à fleurs. Il en oublia sur le coup sa fièvre. Il etait très pointilleux sur le choix de ses pyjama.
Par son geste vers l'avant, les bretelles qui servaient de blouse s'ecartèrent du corps et laissaient entière liberte à la poitrine. Mr. Naël, bien qu'il ne fût point de ces hommes domines par la chair et dont l'esprit est constamment occupé par ce genre de vision, aurait voulu la toucher. Il le voulait uniquement afin de savoir si elle possedait le volouté des globes qui avaient caresse son visage qu'il fût aussi violemment mutilé.
Le temps lui manqua pour ébaucher un geste. L'andalouse s'était transformée en infirmière. Elle venait d'enfoncer une aiguille dans la partie charnue cachée par le pyjama. Les murs tournèrent. La chaise boîteuse se trouva au plafond sans qu'en tombassent les vêtements.

"Assez! J'en ai assez!" se lamentait Mr. Naël assis sur le bord du lit, il se tenait le visage toujours bandé entre les mains, dans l'attitude des hommes qui portent sur leurs epaules de grands malheurs et des heures douloureuses. Ce qui l'exasperait surtout etait l'absence de temps. Dans un accès de rage, il avait piétiné sa montre-bracelet arrêtee depuis il ne savait quand.

Sept femmes etaient venues le soigner. A vrai dire les seins se limitaient à de rapides piqures. Lorsqu'il en voyait arriver une, il se disait "Allons donc! on vient piquer le cobaye!". Et pourtant, celles qui tenaient les rôles d'infirmières etaient toutes plus ravissantes les unes que les autres et toutes aussi delicieusement vêtues (ou devêtues, si l'on prefère).
L'andalouse, nous la connaissons; point n'est besoin d'y revenir.
La seconde fut une senegalaise aux lèvres si rouges sur une peau si noire qu'on eût dit la rose de sang qui se forme sur le dos du taureau lorsque le picador porte le premier coup.
Il y eut ensuite une thaïlandaise, si menue, si delicate et pourtant tellement attirante, qu'on aurait craint de l'effleurer, de peur qu'elle ne tombât en morceaux.
Suivirent une juive, aux yeux bleus d'une telle profondeur qu'on s'y serait volontiers baigné; et une hollandaise à tel point grande, forte et au teint blanc qu'on eût pu, chausse de skis imaginaires, glisser longuement sur les pentes valonnées de son corps;
et une indienne, descendants directe du chef Atha-Thucas dont Pizarre avait decimé la tribu, ses gestes montraient un cérémonial né d'une âme aristocratique que la vie moderne n'avait pas entamé;
et une française, la plus aguichante, la plus voluptueuse, vêtus d'un voile transparent comme en portent les danseuses arabes. Le cobaye avait touche ses cheveux du dos de la main, Il sentit la chaleur du soleil sur les toits de Paris, Il en avait respiré le parfum. C'étaient les senteurs des rues de Paris lorsque le soleil disparait après les avoir amoureusement chauffées...

Mais que lui importait à notre malheureux toutes ces fracassantes beautés! Il desirait respirer, rentrer chez lui, parmi ses livres et ses disques.
"Assez! J'en ai assez!" criait-il en lui-même. Il se leva et frappa des poings sur le mur.
"Depuis combien de jours, de semaines, de mois, suis-je ici?"
Mais rien ne répondait. Tout demeurait silencieux; jusqu'aux ressorts du lit qui ne grinçaient pas, jusqu'aux coups sur le mur qui ne résonnaient pas.

Comme un condamné à mort dans sa cellule, Mr. Naël comptait les crevasses des murs et dialoguait avec son passé. Il pensait à ses quinze ans, à cette époque où il jetait des cailloux dans le pot de métal blanc d'un aveugle qui, inlassablement, répétait "Merci, mon bon seigneur!" Il se revoyait au régiment lorsqu'il laissa endosser à un inconnu la responsabilité de sa propre faute. Ce qui lui valut d'ailleurs le grade de sergent.
Il entendait les horribles glapissements de son chat qu'il étrangla avec un lacet de cuir parce qu'il avait uriné sur ses souliers.
Il songeait à sa femme, épousée pour son peu de fortune, et qu'il avait laissé mourir à petit feu sans même s'en rendre compte.
Il n'oublia pas, dans ses souvenirs, la statuette en bois pillée dans une église de village. C'était une magnifique vierge ancienne qu'il cachait depuis plus de cinq ans dans une malle au grenier.
Certes Mr. Naël eût aimé songer à des faits plus glorieux. Mais on ne transforme pas son passé sans se mentir.

Il regarda le cordon. Il l'avait tiré six ou sept fois et, contrairement à l'ordinaire, la porte restait fermée. Le cordon fut arraché. Mr. Naël ôta le pyjama à fleurs qu'il haïssait. Il mit ses vêtements rangés maintenant dans l'armoire. La chemise était repassée, légèrement amidonnée. Le pantalon portait un pli impeccable.
"Décidemment, se dit-il, non seulement on me change les pansements pendant mes périodes d'inconscience, mais encore on s'affaire autour de ma tenue! C'est absurde! J'en ai assez de l'absurde!"
Il fouilla les bandages. Il trouva un morceau qui se défit. Précautionneusement, il déroula le tout. Les pansements tombèrent, laissant à nu le visage.
Que n'eût-il pas donné alors (peut-être la statuette?) pour se regarder dans un miroir, bien qu'il en devinât l'horrible reflet?
Aussitôt que ses doigts eurent glissées le long des cicatrices, la porte s'ouvrit.
Il la franchit. Stupéfait, il se trouva au beau milieu d'une cathédrale. La chambre n'existait plus. Elle venait de disparaître comme l'inconnue durant l'éclair rouge.
La cathédrale s'emplit d'une musique d'orgues. Semblable au Boléro de Ravel, elle montait en un crescendo insupportable.
Mr. Naël courut, cherchant partout une issue.
Des colonnes gothiques, nombreuses et proches les unes des autres, formaient un rideau compact que la vue ne pouvait percer. La musique ne cessait d'augmenter.

Le soleil, à travers les vitraux, faisaient danser sur les colonnes des fleurs multicolores.
Le fuyard se bouchait les oreilles. En vain. La musique s'emplifiait à faire eclater les colonnes.
Dans le lointain, une lueur avait reussi à percer le rideau de colonnes. Les jambes affaiblies par une longue inaction, Mr. Naël avançait peniblement. Il croyait succomber aux orgues. Déjà il se traînait. Par le miracle des volontés qui fournissent au corps les forces suffisantes pour échapper à la mort, il atteignit la lumière. C'était une arcade qui s'ouvrait sur la lumière du jour. De l'air. Lavie. Le monde. La liberté. La rue du Calvaire.
Ivre de joie, il s'élança dans la rue. Ses jambes retrouvèrent leur aplomb. Il courut dans les rues désertes. Derrière la musique s'attenuait. Bientôt, elle se tut.
Dans la ville, pas une âme. Les portes closes. Les magasins fermés. Les rideaux tires.
Le silence de la mort. Une capitale fantôme. Un bouton de sonnette avec "Nathan Naël". Quatre etages. Une serrure. Une clef. Son lit. Son pyjama. Ses livres. Ses disques. Ses bibelots...
Mr. Naël, comme un enfant qu'on vient de fouetter, se jeta sur son lit. Des sanglots saccadés heurtaient sa poitrine.
Il se leva après dix minutes et ouvrit la penderie. La glace reflèta un visage boursoufflé, monstrueux, rendu hideux par trois cicatrices larges d'un centimètre chacunes, partant du front et se rejoignant sur le menton.
Une chaise brisa le miroir. On entendit à nouveau des sanglots. Les larmes coulaient le long des cicatrices et se rejoignaient sur la croix.
Alors, il ferma les fenêtres et tira les tentures.
Quatre jours durant, il resta plongé dans un état d'hébetude, l'esprit vide, l'âme morte, l'estomac creux. A l'aube du cinquième jour, il entendit des bruits de voiture dans la rue. La vie renaissait. La faim oblige l'animal peureux à sortir de la tannière, et à prendre des risques.
Mr. Naël enfonça un chapeau jusqu'aux yeux, mit des lunettes de soleil, et se cacha la bouche par une large echarpe.
Dans la rue, il marcha les yeux baissés, craignant, par son aspect, effrayer les passants.
Il entra chez le boulanger.
- Tiens! Bonjour Mr. Naël, salua celui-ci. Je vous mets le pain que vous m'avez commandé hier?
Hier? Le mot tomba comme la lame d'une guillotine. Hier?
Il leva les yeux vers le boulanger.
Sans se cacher, celui-ci exhibait sur le visage trois épaisses cicatrices qui partaient du front et se rejoignaient sur le menton pour y dessiner une etoile à six branches.
De même, l'épicière et son mari. Et le boucher. Et tous les passants...
Mr. Naël rentra chez lui un peu déçu. Car, en allant faire ses emplettes, il s'etait dit que son aventure valait la peine d'être traduite en nouvelle.
"Mais si tout le monde a vécu mon aventure, cela devient inutile " conclua-t-il tristement.
Plus tard, en fouillant son portefeuille, il s'aperçut qu'il n'était toujours pas en règle avec la mutuelle.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

le manuscript trouvé à SARAGOSSE

un film de
Wojcec J. Has.

Wocjec Has est la personnalite la plus importante du cinéma polonais contemporain, Il semble, malheureusement, avoir beaucoup de peine à reussir ses films, et son oeuvre oscille du meilleur (les Adieux.) au pire(l'or de mes rêves.) avec une desinvolture assez irritante.

Si "le Manuscript trouve à Saragosse"ne peut être classé par-mi ses reussites, on lui réservera parmi ses échecs une place à part. En effet, la reussite d'un film est habituellement chez lui une question d'inspiration (faute d'un terme plus exact et d'une recherche de raisons plus profondes) plustôt que de savoir-faire. Le souffle du genie passe dans tel de ses films et pas dans l' autre sans qu'on puisse dire pourquoi. Mais cette fois, ce n'est pas l'inspiration qui a manqué à Has; elle ne le quitte que, disons, dix minutes sur tout le film, ce qui est peu vu qu'il dure trois heures. Et pourtant en sortant de la salle, on a l'impression de s'être ennuyé malgre tout.

Je n'ai pas lu le roman homonyme de Jan Potocki dont le film est tiré, mais il me semble que dans les raisons de cet échec, la volonte de fidélite à l'oeuvre originale, entre pour une bonne part. Car les défauts les plus apparents sont situés au niveau du scénario dont la structure et les enchainements surtout dans la seconde partie sont trop littéraires pour être convaincants.

Il reprend en effet les procédés du roman picaresque: loin de nous l'idee de vouloir critiquer cette technique, mais force nous est de constater que Kwiatowski, le scénariste, est tombé dans le piège le plus périlleux à elle inhérente: la disproportion entre les differents épisodes, le manque de synthèse. Mais, voyons l'argument...

...Au cours des guerres napoleonniennes, des soldats retrou-vent dans une auberge de Saragosse, un manuscript relátant la vie du lieutenant Van Worden et plus particulièrement le récit du voyage qu'il effectua de Bouillon à Saragosse où il devait rejoindre le regiments des gardes wallonnes, au cours duquel, ayant voulu traverser une région maudite et y passer la nuit dn dans une auberge hantée, il est pris dans un cycle temporel magi-que qui l'oblige à revenir chaque nuit partager les plaisirs de deux soeurs qui se pretendent musulmanes et ses proches paren-tes, et à se réveiller chaque matin au pied d'un gibet parmi un monceau d'ossements. Au cours de la dernière journee du cycle, il est pris en charge par un cabaliste qui lui offre l'hospitalite. Pendant la soirée survient un chef gitan qui racontel'histoire de Lopez Suarez, fils d'un riche marchand, venu à Madrid pour par-faire son éducation et qui finira par épouser la seule fille que son père voulait lui refuser. Après un dernier retour à l' auberge maudite, où on lui annonce qu'il peut continuer son che-min, car il à engrossé ses deux cousines, Van Worden atteint Sara-gosse. Mais à peine est-il descendu à l'auberge que le cycle ma-que semble le récupérer. Alors sa raison chancelle.

Je n'ai ni la place,ni une connaissance suffisante du film pour me lancer ici dans une exegèse qu'ilsemble solliciter par nature. Ni le gout,car il me semble que pareil exercice est dans ce cas une atteinte au plaisir du spectateur eventuel.

Cependant,pour pouvoir en poursuivre l'analyse,il me semble nécessaire d'en dégager le motif principal. "Le Manuscript trouvé à Saragosse" cherche à donner l'image de la destinée humaine, la plus complète possible,et à la saisir dans ses aspects les plus contradictoires. Cette démarche se retrouvait dejà dans les autres films de Has,specialement dans les meilleurs:"Les Adieux" et"Adieu Jeunesse"(Je n'ai pas vu"L'art d'être aimée").Elle est empreinte d'une sorte de scepticisme,mais si l'on peut dire de scepticisme inversé, qui porte plus sur la validite des moyens d'analyse que sur l'utilité de l'entreprendre. Loin de fuir la reflection,elle s'y plonge avec lucidité.Le roman de Potocki n'a pu être pour Has qu'un puissant stimulant, et l'on doit admettre que sur le plan strictement cerebral,la reussite est impressionnante.

C'est sur le plan des moyens que les auteurs n'ont pas éte à la hauteur. A l'intérieur du film,s'affronte deux grands récits représentatifs chacun d'une vision de l'univers apparemment in--compatible avec l'opposee: Il y a l'univers de Van Worden,som--bré désespéré et terrifiant d'une part, et celui de Suarez en--soleillé, paillard et comique de l'autre. En realite, ces deux mondes ne font qu'un,ils ont les même lois,ils sont peuplés des mêmes personnages qui ont le même type de reactions; c'est seu--lement le regard que l'on porte sur eux qui leur donne à l'un une allure tragique, à l'autre une athmosphère comique. La vo--lonte des auteurs semble avoir ete qu'ils se confondent totale--ment à la fin du film,et qu'on ne puisse plus les reconnaitre l'un de l'autre.Malheureusement, dans cette partie (très brève), la qualite du film degringole tant sur le plan du scenario que sur celui de la mise enscène, et leurs intentions paraissent inacceptables. Mais une finale en forme de debacle n'est pas la seule cause de l'echec du film entier. Alors dejà,la parite etait perdue. En effet, trop peu de liens relient les deux récits entre eux,pour que les relations que l'on a souhaité etablir entre eux s'imposent avec évidence.La boucle se referme mais si ténuement qu'elle en parait arbitraire.

Et de cela, le scenario est responsable en grande partie. En effet, le récit de Van Worden et les significations qu'il char--rie, ont eu le temps de prendre tellement déimportance dans l' esprit du spectateur au moment où commencent les aventures de Suarez,que celles-ci ne peuvent plus espérer le contrebalancer complètement sur le plan dramatique.Elles sont d'office conside--rees comme une disgression du discours principal. Or l'importan--ce que leur ontaccordee Has et Kwiatowski,depasse plus que lar--gement celle quiil leur devrait être normalement impartie (elles prennent à elles seules la moitié du temps de projection).On à ainsi l'impression d'être passé sans transition dans un film qui n'a rien à voir avec celui que l'on était en train de regarder et qui n'a d'ailleurs effectivement de commun avec lui qu'une coute scène de duel qui n'a d'importance dramatique que dans une seule desdeux histoires.

De plus, cette disgression nous est présentee de façon tel--lement arbitraire et malhabile qu'elle ne peut manquer de faire figure d'excroissance incongrue et monstrueuse. Il faut avancer pour la défense de Has que le film doit être normalement presenté en deux épisodes, Nous doutons cependant que la medication soit vraiment efficace.

Sans cette impardonnable faute de structure,"Le Manuscript trouvé à Saragosse" aurait pu être le plus grand film fantastique jamais tourné. Cela nous la fera regretter d'autant plus.

Tel quel, il lui reste cependant assez d'attraits pour qu'on puisse se permettre de le negliger. Il s'agit DE TOUTES FACONS d'une oeuvre importante,et nous voyons peu de films dans l'histoire du cinema fantastique qui puisse lui être opposés.

Ne serait-ce que par ses ambitions,il ecrase de sa masse la plupart des réussites mineures du genre: le terme "ambition" ne devant pas être pris ici dans le sens un peu pretentieux qu'il a quand on parle de l'oeuvre d'un Borges,par exemple,il s'agit d'une ambition interieure au genre. Il n'y a ici aucune volonté de porter un genre mineur au-dessus de lui-même. La sublimation s'y produit en donnant àuses conventions un maximum d'ampleur: comme le space-opera est parfois sublimé par Van Vogt. Le fantastique n'a pas été pour Has un pretexte choisi pour s'exprimer,mais une voie naturelle et nécessaire à son son discours.

Mais même,en dehors de toute referencesau genre,"Le Manuscript trouvé à Saragosse"mérite toute notre attention. Il nous oblige en effet, de reconsiderer toute l'oeuvre antérieure de Has. Il nous révèle que le registre de ce réalisateur est infiniment p plus étendu qu'on aurait pu le soupçonner jusqu'à present.Lui, qui ne semblait à l'aise que dans l'intimisme douillet et les demi-teintes, nous donne sans crier gare, une oeuvre au lyrisme flamboyant et échevelé rehaussée de sentiments criards,où seul se retrouve à peu près, son gout de la precision dans l'evolution dramatique des séquences. Lui, le specialiste du huis-clos, maitrise avec une facilite deconcertante un univers aux dimensions vertigineuses.

Il s'agit d'une veritable metamorphose, Plus, d'une mutation. Alors que jusqu'ici, Has s'efforçait d'expliquer avec le plus de nuance possible les tenants et aboutissants d'une action donnée, il nous impose maintenant brutalement les faits,sans permettre de les discuter. Sans tomber non plus dans l'arbitraire: malgre le haut degré d'élaboration de certains plans, son decoupage reste si logique que ses "trouvailles" (de cadre,par exemple) ne se remarquent pratiquement pas tellement elles s'intègrent naturellement dans une continuite donnée. Has semble avoir compris que le secret du cinema fantastique consiste moins à exposer les sentiments étranges éprouvés par des tiers imaginaires (ce à quoi son oeuvre antérieure aurait pu le pre disposer) qu'à faire vivre ces sentiments au spectateur lui-même. Pour ce faire il a renoncé à ses procedes narratifs habituels. retrouvant comme par miracle une nouvelle autorite plus manifeste que la première.

Dans son nouveau film, le decor et l'éclairage ont perdu beaucoup de leur importance, et c'est une chance,car le budget semble un peu maigre pour l'entreprise, et le photographe M. Jahoda, est plutôt dépassé par les évènements. Les personnages, sauf à certains moments de la comedie où la poursuite d'une telle demarche eût éte impossible sans detruire l'existence même du récit, ont éte dépouillés de toute vie personnelle et reduits à l'état de marionnettes. Seuls les objets ont gardé leur importance,mais elle se renforce d'une signification magique, ainsi que les lieux,mais toujours considéré comme objet et non pour eux-même: C'est ainsi que l'exterieur et l'intérieur de la même auberge ont dans le film une signification toute différente.

Un tel depouillement contraint le spectateur à suivre très exactement la voie que le réalisateur lui a tracée et au long de

laquelle ce dernier a placé dans ce cas, assez d'agrements pour qu'il ait l'occasion de le regretter. Il rend sensible d'abord, compréhensible ensuite, le labyrinthe de signes dont l'intrigue est constituee. Car le fantastique, chez Has, ne fait appel qu' accessoirement au surnaturel (c'est d'ailleurs ce qui lui reus--sit le moins bien.): Les gros moments de peurs et de vertige, sont situès avant ou après le passage dans l'Autre Monde, mais incontestablement dans celui que nous connaissons et auquelils sont inextricablement mêlés. Le moindre merite de Has (l'idee vient probablement de Potocki, qui ne l'a pas inventee, mais à coté de sa stupefiante exposition à l'écran, elle n'a en elle même que peu d'importance.) n'a pas éte de faire voir que même la réalité la plus banale et la plus rassurante, et la logique pure pouvaient déboucher sur des perspectives aussi vertigineuses que l'imagination la plus débridée.

Il faut dire aussi un mot de la direction des acteurs, qui est prodigieuse, et qui à elle seule merite le deplacement. Non que tel ou tel rôle soit exceptionnellement bien incarne, mais la conception du rôle varie tellement d'un personnage à un autre qu'il faut peut-être remonter au "Way Down East" de Griffith pour retrouver un tel éclectisme. Cela aussi, classe le film à un niveau qui, on l'avouera, n'est pas si courant. . . .

Jean Marie Buchet.

COSMORAMA: Claude Dumont, II2 rue Wanzon, Liège.

LUNATIQUE: Jacqueline H. Osterrath, 5929 Sassmanshausen (All.)

MERCURY: Jean Pierre Fontana, 90 rue Velaine, Montferrand.

AILLEURS: Pierre Versins, Flumeaux I CH IOO8, Prilly-Lausanne.

CUENTA ATRAS/ Carlos Buiza, Antocha I2 ,Madrid I2 .

VERSO LE STELLE/ Luigi Naviglio, via Arena 9 Milano.

CARNET MONDAIN

Nous avons reçu des éditions La Tribuna de Plaisance (Italie), les numéros I,2,3,4, de INTERPLANET, anthologie de la science fiction italienne, et deux romans de Sandro Sandrelli: I Ritorni di cameron Mc Clure, et Caino dello spazio. Nous les en remercions bien fort, et essayerons déen parler dans un prochain numéro.

++++++++++++++++++++++++

++++++++++++++++++++++++++

Notre prochain numéro sera un numéro aniversaire, pour nous le premier. Ce sera un numéro spécial. (voir plus loin)

++++++++++++++++++++++++

Monsieur et Madame Cooremans, de Bruxelles, ont la joie de vous faire pa rt de la naissance de leur fils: un ornithorynque de belle taille. Félicitations aux heureux patrents et longue vie au petit nouveau.

++++++++++++++++++++++++

A PARAITRE aux éditions H.R.A. VERMINNEN:

Jean Marie BUCHET MEMOIRES DE MOI, chant premier.
± 40 p. 25 F.B. ou 2,5 F.F.

Déjà parus :

Frank Decrits : DAGEN IN MIJNLAND		25 F.B.
Bert Verm : EEN GEZICHT		25 F.B.
Pr.Dr.L.Flam : TEGEN DE STROOM		50 F.B.

EDITIONS H.R.A. VERMINNEN 108 Chaussée de Merchtem. Wemmel.
C/C.P. 9002.08 Belgique.

++++++++++++++++++++++++++

De Patrick Rousseau, vous avez pu lire dans "La Chaise Electrique" How lovely is my messanger (dans le n°2) et la Cave (dans le n°3)

C'est à lui, que sera consacré notre numéro 5 (spécial). Pourquoi? Parce que nous avons reçu de lui une série de nouvelles qui lais--sent deviner en lui, un peu plus qu'un auteur pour fanzine (ceci dit, sans vouloir vexer personne). Alors, ne manquez pas ce numéro de haute tenue.

++++++++++++++++++++++++++

AIDEZ-NOUS!

Nous ouvrons une souscription pour offrir un abonnement d'honneur à son altesse royale le prince albert de belgique, sénateur et président de la croix rouge de belgique également. L'abonnement d'honneur coute 200frs belges. Qui nous aidera dans notre noble tâche.

MERCI !

++++++++++++++++++++++++

++

Des circonstances indépendantes de notre volonté, nous ont obligés à renoncer momentannément à nos illustrations habituelles. Que nos fidèles lecteurs veuillent nous le pardonner.

++

La Chaise Electrique est en vente:
A Bruxelles à LA PROUE, 6 rue des Eperonniers. I.
aux QUAIS DE PARIS 40 galerie Agora. I.
A Paris à LA MANDRAGORE, 30 rue des Grands Augustins. VIe.
au MINOTAURE, 2 rue des Beaux-Arts. VIe.
au TERRAIN VAGUE, 14 rue de Verneuil. VIIe.

Notre prochain numéro sera un numéro aniversaire, pour nous le premier. Ce sera un numéro special. (voir plus loin)

++++++++++++++++++++++++

Monsieur et Madame Cooremans, de Bruxelles, ont la joie de vous faire pa rt de la naissance de leur fils: un ornithorynque de belle taille. Félicitations aux heureux patrents et longue vie au petit nouveau.

++++++++++++++++++++++++

A PARAITRE aux éditions H.R.A. VERMINNEN:

Jean Marie BUCHET   MEMOIRES DE MOI, chant premier.
± 40 p.   25 F.B. ou 2,5 F.F.

Déjà parus :

Frank Decrits : DAGEN IN MIJNLAND   25 F.B.
Bert Verm : EEN GEZICHT   25 F.B.
Pr.Dr.L.Flam : TEGEN DE STROOM   50 F.B.

EDITIONS H.R.A. VERMINNEN I08 Chaussée de Merchtem. Wemmel. Belgique.
C/C.P. 9002.08

++++++++++++++++++++++++++

De Patrick Rousseau, vous avez pu lire dans "La Chaise Electrique" How lovely is my messanger (dans le n°2) et la Cave (dans le n°3)

C'est à lui, que sera consacré notre numéro 5 (spécial). Pourquoi? Parce que nous avons reçu de lui une série de nouvelles qui laissent deviner en lui, un peu plus qu'un auteur pour fanzine (ceci dit, sans vouloir vexer personne). Alors, ne manquez pas ce numéro de haute tenue.

++++++++++++++++++++++++++

AIDEZ-NOUS!

Nous ouvrons une souscription pour offrir un abonnement d'honneur à son altesse royale le prince albert de belgique, sénateur et president de la croix rouge de belgique également. L'abonnement d'honneur coute 200frs belges. Qui nous aidera dans notre noble tâche.

MERCI !

++++++++++++++++++++++++

++

Des circonstances indépendantes de notre volonté, nous ont obligés à renoncer momentannement à nos illustrations habituelles. Que nos fidèles lecteurs veuillent nous le pardonner.

++

La Chaise Electrique est en vente:
A Bruxelles à LA PROUE, 6 rue des Eperonniers. I.
aux QUAIS DE PARIS 40 galerie Agora. I.
A Paris à LA MANDRAGORE, 30 rue des Grands Augustins. VIe.
au MINOTAURE, 2 rue des Beaux-Arts. VIe.
au TERRAIN VAGUE, I4 rue de Verneuil. VIIe.